

Université de Montréal

**La querelle du positivisme au sein de la sociologie
allemande**

Logiques de recherche et critique de la société

par

Maxime Maheu-Moisan

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en philosophie,
option recherche

Juillet, 2017

© Maxime Maheu-Moisan, 2017

Résumé

La querelle du positivisme au sein de la sociologie allemande présente un débat entre la théorie critique de Theodor W. Adorno et le rationalisme critique de Karl R. Popper sur la logique à adopter dans la recherche en sciences sociales. Ce mémoire couvre tant les problématiques épistémologiques que l'enjeu social soulevé par la confrontation des logiques défendues par chacun. Dans un premier temps, nous effectuons l'étude comparative des logiques en développant les positions épistémologiques qu'elles adoptent à l'égard des notions d'ignorance et de connaissance, du problème scientifique, et du rôle de la critique dans la méthode des sciences. Cette analyse nous permet d'observer la préséance du conceptuel sur l'objet d'étude qu'entretient la théorie des sciences de Popper. Nous développons ensuite la dimension sociale de l'activité scientifique décrite par ce dernier afin d'étudier le rapport qu'elle entretient avec son contexte social. Nous déterminons que la logique du rationalisme critique est aveugle à l'objectivité de la réalité sociale et entretient un rapport non-réflexif avec celle-ci. Par la critique sociale qu'Adorno porte à son égard, nous exposons la façon avec laquelle la logique de Popper constitue un moment de la reproduction de l'organisation sociale.

Mots-clés : Philosophie, Épistémologie, Théorie critique, Rationalisme critique, Theodor W. Adorno, Karl R. Popper, Sciences sociales, Sociologie allemande, Positivisme

Abstract

The positivist dispute in German sociology offers a debate between the critical theory of Theodor W. Adorno and the critical rationalism of Karl R. Popper on the logic of research in the social sciences. This dissertation covers both the epistemological problems and the social issue exposed by the conflict between their respective logics. First, we carry out a comparative study of the logics by analysing their epistemological positions on the concepts of ignorance and knowledge, the scientific problem and the role of criticism within the scientific method. From this analysis, we observe that Popper's theory of science gives precedence to the conceptual over the object of study. We then investigate the social dimension of the scientific activity described by Popper to understand its relation to the social context. We determine that critical rationalism is blind to the objectivity of social reality and maintains a non-reflexive relationship with it. Through Adorno's social critique, we describe the way in which Popper's logic perpetuates the social organization.

Keywords : Philosophy, Epistemology, Critical theory, Critical rationalism, Theodor W. Adorno, Karl R. Popper, Social sciences, German sociology, Positivism

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Résumé | i |
| Abstract..... | ii |
| Table des matières..... | iii |
| Remerciements..... | iv |
| Introduction | 1 |
| 1 Fondements épistémologiques des logiques..... | 8 |
| 1.1 Le statut de la connaissance et de l'ignorance | 9 |
| 1.1.1 Une ignorance sans limite..... | 9 |
| 1.1.2 La conscience rigoureuse des contradictions..... | 15 |
| 1.2 Le problème : le point de départ de l'activité scientifique..... | 20 |
| 1.2.1 The common sense theory of knowledge..... | 20 |
| 1.2.2 De la tension entre le savoir et l'ignorance..... | 23 |
| 1.2.3 Le fétichisme de la science | 26 |
| 1.2.4 Le problème de la sociologie | 29 |
| 1.3 Le rôle de la critique et la méthode des sciences sociales | 33 |
| 1.3.1 La critique en tant que tentative de réfutation | 33 |
| 1.3.2 Testabilité et société..... | 38 |
| 1.3.3 La critique en sciences sociales | 45 |
| 1.3.4 La critique en tant que savoir sociologique | 48 |
| 2 Logiques des sciences et réalité sociale..... | 51 |
| 2.1 L'objectivité scientifique | 53 |
| 2.2 La tâche de la science et la « compréhension objective »..... | 59 |
| 2.3 Critique et fonction sociale de la théorie | 64 |
| 3 Évaluation critique | 71 |
| 3.1 Sur le « positivisme » et la réplique de Popper..... | 71 |
| 3.2 Rhétorique et réflexivité | 78 |
| Conclusion..... | 84 |
| Bibliographie..... | i |

Remerciements

Merci à mes parents, à qui je dois beaucoup, pour m'avoir soutenu dans le choix et le parcours de mes études.

Merci à Iain Macdonald pour les remarques judicieuses ayant contribué à ma compréhension de la philosophie d'Adorno et pour m'avoir fait découvrir le sujet auquel porte ce mémoire.

Plus que tout, je remercie Catherine Drouin dont la présence, tout au long de ce travail de rédaction, me fut précieuse.

Introduction

Le projet d'une philosophie émancipatrice tel qu'exposé par Theodor W. Adorno admet de fait que « [s]eule la raison, c'est-à-dire le principe de domination sociale réintégrée dans le sujet, serait capable d'éliminer cette domination. La possibilité d'y échapper émane de la pression même de la négativité¹ ». C'est par la raison que l'individu intègre l'organisation sociale et devient assujéti à son emprise. Cependant, la raison n'est pas pour autant complètement déterminée par la domination sociale. Elle demeure celle de l'individu et présente la possibilité de son émancipation ; elle lui permet de remettre en question la structure sociale et les normes qui la soutiennent. Le projet qu'entretient la philosophie d'Adorno nécessite ainsi d'identifier les conditions sous lesquelles la raison remplit l'un et l'autre de ces rôles, de caractériser la raison qui perpétue la domination sociale et celle qui, s'en distinguant, aurait un pouvoir émancipateur.

L'étude de la raison dans laquelle la philosophie d'Adorno nous engage ne doit toutefois pas se limiter à celle de la philosophie. Dans le contexte social actuel, la raison philosophique n'est ni la seule occurrence de la raison ni celle la plus couramment employée. La science, sous ces nombreuses spécialisations, incarne l'un des modes de pensée les plus privilégiés dans la société contemporaine. Le projet d'une philosophie émancipatrice doit ainsi se préoccuper du cas des sciences particulières :

La philosophie ne pourra tirer la plénitude matérielle et la concrétion des problèmes que de l'état actuel des sciences particulières. Elle ne pourra pas non plus s'élever au-dessus de la science particulière en acceptant comme aboutis ses « résultats » et en les méditant

¹ Adorno, T. W. (2003), « Le progrès », p. 187.

à une distance sûre. Mais les problèmes philosophiques continuent d'exister, et ils sont en un certain sens indissociablement compris dans les questions les plus déterminées des sciences particulières².

La philosophie émancipatrice doit s'articuler en rendant compte de celles-ci sans toutefois accepter aveuglément leurs résultats ni adopter sans examen la rationalité qui les caractérise. Puisque le sujet peut intégrer la domination sociale par la rationalité scientifique, il est nécessaire que la philosophie entretienne à son égard un rapport critique afin qu'elle ne réplique pas elle-même le processus de domination. Une philosophie émancipatrice doit remettre en cause ce que présume cette rationalité et entrevoir l'action des sciences particulières dans le contexte social et historique actuel. Cela requiert notamment d'une philosophie émancipatrice d'avoir pour tâche d'« exprimer ce que la science, la division du travail, les formes de réflexions du mécanisme d'autoconservation manquent ou mutilent³ ».

Dans cette perspective, il convient de s'intéresser à l'une des controverses philosophiques les plus importantes du 20^e siècle qui fut portée sur les sciences sociales ; celle engendrée par le *Positivismusstreit*, le conflit allemand des sciences sociales (ou littéralement traduit par « querelle du positivisme »). Celui-ci débuta lors de la conférence organisée par la *Société allemande de sociologie (Deutsche Gesellschaft für Soziologie)* qui fut tenue à Tübingen en 1961. Les deux premières interventions qui l'entamèrent est l'échange entre Karl R. Popper (figure principale du rationalisme critique) et Adorno sur la question de la logique à adopter dans la recherche en sciences sociales⁴. Contrairement à ce qu'indique le nom donné à la

² Adorno, T. W. (2001), « L'actualité de la philosophie », p. 161- 162.

³ Adorno, T. W. (2003), « Le progrès », p. 196.

⁴ Cet échange est retranscrit par les articles « La logique des sciences sociales » (Popper, 1961) et « À propos de la logique des sciences sociales » (Adorno, 1961). L'ensemble du débat est, quant à lui, rassemblé et traduit en anglais

querelle, le positivisme n'en est pas le sujet fondamental mais constitue plutôt une position tierce qui conditionne les positions de ses participants. Tant Popper qu'Adorno s'opposent à une telle attitude théorique et revendiquent une approche davantage critique pour la recherche en sciences sociales. En dépit de cela, leurs logiques ne semblent pas avoir de base commune. Lors de la conférence, les différences distinguant les positions soutenues par chacun et la disparité de leurs styles d'argumentation étaient telles qu'un simple accord sur la procédure à adopter pour déterminer la nature de ces différences semblait peu probable⁵. Malgré le caractère recherché de chacune de leurs contributions au colloque de Tübingen, ces divergences ne rendirent possible une confrontation aboutie des idées soulevées par cet échange. Puisque que la discussion ne permit pas de développer en détail les logiques de recherche exposées et de déterminer clairement la nature de leurs différences, celle-ci se termina, selon plusieurs des participants de l'époque, de façon infructueuse⁶.

Le débat se poursuivit toutefois avec une succession d'articles entre Jürgen Habermas, membre de l'École de Francfort, et Hans Albert, défendant le rationalisme critique⁷. Ce second échange étant essentiellement un dialogue de sourds, il engendra une querelle où chacune des traditions discrédite la partie adverse. Dans cet échange de répliques, les tenants du rationalisme critique

dans *The Positivist Dispute in German Sociology* (HarperCollins, 1976) ainsi qu'en français dans *De Vienne à Francfort : la querelle allemande des sciences sociales* (Éditions Complexe, 1979). Les contributions d'Adorno ont été récemment retraduites dans *Le conflit des sociologies : théorie critique et sciences sociales* (Payot, 2016).

⁵ Dahrendorf, R. (1962), « Remarks on the Discussion », p. 128.

⁶ *Ibid.*, p. 129-130.

⁷ Habermas, J. (1979), « Théorie analytique de la science et dialectique » ; Albert, H. (1979), « Le mythe de la raison totale » ; Habermas, J. (1979), « Contre le rationalisme disséqué à la mode positiviste » ; Albert, H. (1979), « Dans le dos du positivisme? »

inculpent ceux de la théorie critique d'entretenir volontairement un obscurantisme théorique alors que, réciproquement, l'École de Francfort prétendent que ceux-ci sont subjugués par un positivisme idéologique⁸. Le *Positivismusstreit* se conclut, autant que faire se peut, en 1970 avec l'intervention finale de Popper intitulée « *Reason or Revolution?* »⁹. Le titre de cet article dénote la nature fondamentalement sociale du débat malgré les enjeux épistémologiques et méthodologiques qui en sont à l'origine. La dimension sociale du débat repose foncièrement sur les jugements qu'entretiennent, souvent implicitement, ces traditions à l'égard du sujet d'étude que constitue la société. Le fait que Popper et Adorno adoptent des positions opposées sur la société semble être un point déterminant pour caractériser ce qui différencie leurs positions et ce qui contribue au *Positivismusstreit*¹⁰.

En effet, les divergences théoriques entre la théorie critique et le rationalisme critique sont nombreuses. Pour sa part, la théorie critique constitue une approche théorique où la société est appréhendée sous l'angle d'un « Tout » contingent à l'histoire. Ces tenants soutiennent une critique réflexive de la réalité sociale ainsi qu'une pratique selon laquelle la sociologie et la philosophie ne sont pas des sujets d'étude fondamentalement distincts et indépendants. La dialectique négative, fondée par la critique de la dialectique hégélienne, est la méthode qui la caractérise. Cette démarche philosophique cherche à réhabiliter la conscience des

⁸ L'une des accusations principales professée par Habermas identifie Karl Popper et Hans Albert à la tradition positiviste. Le rationalisme critique de Popper étant lui-même une critique de la tradition positiviste du cercle de Vienne, ces derniers rejettent catégoriquement une telle association. Dans le développement de la querelle, il est apparent que les deux écoles de pensée ne partagent pas la même conception de ce qui constitue le positivisme.

⁹ Popper, K. R. (1970), « *Reason or Revolution?* » (Article ajouté à la traduction anglaise du recueil couvrant le débat).

¹⁰ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 207.

contradictions, tant celles émanant de notre rapport phénoménologique avec la réalité que celles concrètes. Selon cette tradition de pensée, l'objectif de la philosophie, tout comme celui de la sociologie, est le changement de la société ; la libération des êtres humains des conditions qui les rendent esclaves de l'organisation sociale, la plus importante d'entre elles étant l'idéologie¹¹. Le rationalisme critique est, quant à lui, une approche philosophique influencée par la méthode des sciences naturelles. Il constitue une version du rationalisme renouvelée par l'apport des sciences expérimentales. Critique du positivisme logique que présentent le rationalisme classique et l'empirisme, le rationalisme critique s'oppose à la justification positive du savoir. Il soutient comme principe que la science et son progrès relève de la critique continue des théories, et que la non-réfutabilité d'une théorie est le signe d'une pseudoscience, voire d'une épistémologie autoritaire. Selon cette logique, la finalité de la raison scientifique est de fournir des explications satisfaisantes aux phénomènes de la réalité¹². Parallèlement à sa théorie des sciences, Popper soutient une théorie sociale selon laquelle la réforme institutionnelle est le moyen rationnel, par opposition à l'utilisation de la violence, de concourir au changement de la société.

Malgré la controverse suscitée par le débat entre ces deux traditions, l'antagonisme fondamental qui existe entre celles-ci présente l'opportunité de traiter d'enjeux théoriques au-delà des contextes établis par chacune d'elles. Cette occasion va de pair avec la tâche d'une philosophie émancipatrice qui est de rendre compte de la raison scientifique. Plus précisément, le contexte que fournit le *Positivismusstreit* nous permet d'aborder « les questions les plus déterminées des sciences particulières » en traitant des présupposés théoriques liés aux logiques de recherche.

¹¹ Geuss, R. (1981), *The idea of a critical theory*, p. 58.

¹² Popper, K. R. (1972), « The Aim of Science », p.191-192.

La nature du débat incite l'étude de ces questions selon une perspective qui n'est pas restreinte aux enjeux épistémologiques. Les présupposés des logiques présentent des enjeux sociaux dans la mesure où les activités scientifiques qu'elles soutiennent ont un effet sur la réalité sociale. S'inscrivant dans le projet d'une telle étude, ce mémoire développe en trois parties les problématiques et les enjeux soulevés par le *Positivismusstreit* : les questions épistémologiques au cœur de chacune des logiques, la dimension sociale de l'activité scientifique et les enjeux liés à la tenue du débat. La présente recherche se concentre principalement sur les perspectives d'Adorno et Popper, et laisse de côté l'échange entre Habermas et Albert. Bien que ce dernier porte sur certaines des problématiques soulevées par les logiques, le traitement des questions épistémologiques et sociales qui y est fait est lourdement affecté par sa forme querelleuse.

Il sera question, au premier chapitre, d'examiner les logiques des sciences défendues lors des premières interventions du débat. Plus particulièrement, nous étudierons celles-ci via les positions épistémologiques qu'elles présentent à l'égard de certains des enjeux fondamentaux de l'activité scientifique. Cette approche nous permettra de comparer les positions du rationalisme critique avec celles de la théorie critique. Ainsi, nous ne chercherons pas à présenter une analyse exhaustive de chacune des logiques prises séparément mais aurons plutôt pour objectif d'étudier celles-ci conjointement afin de déterminer la nature de leurs différences. Dans cette démarche, nous porterons une attention particulière aux contextes théoriques des logiques, notamment aux traditions dont les approches de Popper et d'Adorno sont critiques.

Au second chapitre, notre réflexion se concentrera sur la dimension sociale de l'activité scientifique que les logiques dénotent. Nous étudierons les différentes façons par lesquelles ces théories des sciences établissent un rapport entre le travail de recherche et son contexte social afin de déterminer si celui-ci en est un réflexif et critique. Pour ce faire, nous nous attarderons

aux présupposés théoriques qui désignent, d'une façon ou d'une autre, la réalité sociale et qui en dépeignent une certaine image. Dans la logique de Popper, ces présupposés sont révélés par l'usage du concept d'objectivité alors que chez Adorno le rapport entre la recherche scientifique et son contexte social est explicitement établi par la nature sociale de la critique scientifique. Nous exposerons ce type de critique en développant son application à la logique de son opposant.

Au troisième chapitre, nous traiterons des problématiques que présente la tenue du débat ; celles qui sont responsables de sa transformation en querelle. Plus particulièrement, en nous intéressant à la réplique finale de Popper au *Positivismusstreit*, nous étudierons les reproches proférés par chacune des traditions à l'égard de la partie adverse. Tout d'abord, nous justifierons le jugement porté par l'École de Francfort envers la logique de Popper par lequel celle-ci est associée au positivisme. Nous défendrons ensuite la théorie critique à l'encontre des remarques de Popper qui dénoncent son obscurantisme et lui associent un projet révolutionnaire. Finalement, nous traiterons de l'impasse dans laquelle les deux traditions n'arrivent à communiquer adéquatement leurs logiques des sciences en soutenant que le souci de l'École de Francfort à l'égard de la pratique recommande une approche différente au débat.

1 Fondements épistémologiques des logiques

L'étude de la querelle du positivisme allemand nécessite avant tout de porter notre attention aux logiques des sciences défendues par Popper et Adorno. Pour l'évènement de Tübingen, il fut proposé à Popper, afin de promouvoir un échange fructueux, de formuler sa position par un ensemble de thèses. Ainsi, l'article « La logique des sciences sociales » présente vingt-sept thèses, certaines desquelles sont directement reprises par la critique d'Adorno qui s'en suivit¹³. L'examen intégral de ces thèses n'est pas nécessaire à la présente recherche. Chacune d'elles ne présente pas la même pertinence au débat et leur exposition initiale ne suffit point à expliciter les raisons pour lesquelles les deux logiques présentées divergent l'une de l'autre. Ainsi, plutôt que de présenter de façon systématique ces thèses, nous exposerons les positions épistémologiques clés que les logiques des sciences sous-tendent. L'étude de ces positions particulières nous permettra d'illustrer comment ces logiques conçoivent l'activité scientifique. Ce premier chapitre traite alors des enjeux que présentent les notions de la connaissance et de l'ignorance, l'identification du problème scientifique et le rôle attribué à la critique dans la recherche en sciences sociales. Finalement, puisque l'un des principaux obstacles à la comparaison des logiques est la profonde dissemblance des approches théoriques de Popper et d'Adorno, leurs positions seront d'abord étudiées dans le contexte des traditions philosophiques desquelles leurs théories sont critiques. Cette démarche nous permettra de mieux comprendre le fondement des positions supportées par les logiques et d'établir les raisons de leur divergence.

¹³ Popper, K. R. (1979), « La logique des sciences sociales » ; Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales ».

1.1 Le statut de la connaissance et de l'ignorance

Fondamentalement, les logiques des sciences exposées par le *Positivismusstreit* reposent sur certaines théories de la connaissance. Les définitions des concepts de la connaissance et de l'ignorance soutenues par ces théories témoignent de conceptions particulières à l'égard de notre rapport à la réalité et déterminent les conditions sous lesquelles la recherche scientifique est possible. Ces notions ne peuvent être définies indépendamment l'une de l'autre ; en précisant la nature de chacune, une logique des sciences établit nécessairement une relation entre celles-ci¹⁴. Tant pour la position épistémologique de Popper que pour celle d'Adorno, l'ignorance est une notion déterminante. Malgré ce point commun, une disparité existe entre leurs conceptions de l'ignorance et de la connaissance ; elles sont motivées par des préoccupations théoriques différentes. Selon Popper, notre ignorance est sans limite, un caractère révélé par le progrès continu des sciences et constitutif d'une épistémologie non-autoritaire. Par contraste, chez Adorno, la notion d'ignorance dépeint un état d'aveuglement envers la nature conceptuelle de notre réalité et à l'égard de la fonction du concept.

1.1.1 Une ignorance sans limite

Tel que l'expose la deuxième thèse de son intervention, Popper soutient une conception des notions d'ignorance et de connaissance qui reflète un scepticisme épistémologique : « *Our*

¹⁴ L'importance de cet enjeu épistémologique est précisément soulignée par la troisième thèse de l'intervention de Popper : « Toute théorie de la connaissance a une tâche d'une importance fondamentale, qui en constitue peut-être même la pierre de touche décisive : tenir compte à la fois de nos deux premières thèses en explicitant les rapports entre notre étonnant savoir, qui va sans cesse croissant, et notre conscience sans cesse croissante qu'en vérité nous ne savons rien ». (1979), « La logique des sciences sociales », p. 76.

*ignorance is sobering and boundless*¹⁵ ». Il affirme que, malgré nos efforts intellectuels et le succès que présente l'utilité pratique de nos connaissances actuelles, notre ignorance persiste sans fin. Cette position est essentiellement justifiée de deux façons. Tout d'abord, Popper prétend que l'évolution de nos connaissances, plus spécifiquement le progrès des sciences naturelles, dévoile le caractère illimité, voire perpétuel, de notre ignorance. Chaque découverte scientifique constitue un moment nous révélant l'invalidité de nos connaissances passées : « [...] *it is precisely the staggering progress of the natural sciences [...] which constantly open our eyes anew to our ignorance, even in the field of the natural sciences themselves*¹⁶ ». Cet énoncé révèle toutefois davantage sur la position de l'auteur. Nous pouvons tout d'abord dénoter que Popper présente le progrès des sciences comme un fait avéré. En dépit d'une attitude sceptique envers la possibilité d'acquérir une connaissance définitive, il fait part d'une conviction positive à l'égard de l'accomplissement des sciences¹⁷. La réalisation première des sciences qu'il défend – celle d'être l'outil nous permettant d'élaborer sans cesse des théories constituant une meilleure approximation de la vérité que les précédentes – présente implicitement comme condition logique le caractère perpétuel de notre ignorance. Bien que cette relation avec la recherche scientifique soit plausible, comme justification du caractère particulier de l'ignorance celle-ci comporte deux problèmes. Le premier est que ce lien logique ne constitue pas véritablement une explication de notre ignorance, de sa manifestation et de ses

¹⁵ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 87.

¹⁶ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷ Cette attitude à l'égard du progrès des sciences est largement répandue à travers les ouvrages de Popper. Plus particulièrement, la relation entre la science et le progrès qui lui est inhérent est soutenue dans : « Truth, Rationality, and the Growth of Scientific Knowledge ».

caractéristiques. Cette relation est établie par une conception du progrès de la science qui est, de surcroît, présentée comme un fait concret. Le second problème que présente cette justification est que l'état de fait sur lequel elle repose (le progrès continu des sciences) n'est pas aussi sûrement fondé que le prétend Popper, notamment car ce qui est constitutif du progrès de la connaissance peut faire l'objet de débat et doit être défini par la théorie de la connaissance¹⁸.

En dehors de la querelle du positivisme, Popper expose de façon plus détaillée sa position épistémologique¹⁹. L'idée d'une ignorance illimitée est présentée par l'auteur suite à sa critique des modèles épistémologiques du rationalisme traditionnel (Descartes, Spinoza, Leibniz) et de l'empirisme classique (Bacon, Locke, Hume). Il reproche à ces théories de la connaissance leur forme dogmatique et autoritaire. Fondamentalement, celles-ci sont caractérisées par la doctrine du caractère manifeste de la vérité :

By the doctrine that truth is manifest I mean [...] the optimistic view that truth, if put before us naked, is always recognizable as truth. Thus truth, if it does not reveal itself, has only to be unveiled, or dis-covered. Once this is done, there is no need for further argument. We have been given eyes to see the truth, and the "natural light" of reason to see it by²⁰.

En tant que principe épistémologique, le caractère manifeste de la vérité est problématique. Il rend caducs les questionnements concernant la validité de la connaissance et la détention de la vérité. La validité d'un savoir est, indépendamment de celui-ci, établie par ce principe.

¹⁸ La théorie critique conçoit le progrès de façon distincte. La définition et l'usage que fait Popper de ce concept serait sans aucun doute contesté par Adorno : « Le progrès signifie : échapper à la fascination, même à celle du progrès qui est lui-même nature dans la mesure où l'humanité prend conscience de sa propre naturalité et met fin à la domination qu'elle exerce sur la nature et grâce à laquelle se perpétue celle de la nature. En ce sens, on pourrait dire que le progrès se produit là où il prend fin ». Adorno, T. W. (2003), « Le progrès », p. 185.

¹⁹ Popper, K. R. (1965), « On the Sources of Knowledge and of Ignorance », p. 3-30.

²⁰ *Ibid.*, p. 7.

Conséquemment, l'erreur et l'ignorance sont aussi déterminées par ce caractère ; elles sont le résultat des préjugés ou des forces mobilisés contre l'habileté naturelle de l'humain à appréhender la vérité. Selon Popper, cette représentation de l'ignorance est inadéquate. Elle est, tout comme le caractère manifeste de la vérité, un mythe démenti par notre expérience et par l'histoire : « *For the simple truth is that truth is often hard to come by, and that once found it may easily be lost again. Erroneous beliefs may have an astonishing power to survive, for thousands of years, in defiance of experience, and without the aid of any conspiracy*²¹ ».

La critique de Popper des modèles épistémologiques du rationalisme critique et de l'empirisme classique ne se limite toutefois pas à la non-correspondance avec l'expérience. La structure logique de ces modèles est elle-même problématique. À l'époque de leur origine, durant la Renaissance, ces théories de la connaissance servaient une fonction sociale importante : le remplacement des autorités politiques, religieuses et intellectuelles traditionnelles par la raison, une faculté partagée par tous. La motivation principale derrière ces théories étant de libérer le savoir de l'emprise de ces autorités et de le refonder sur de nouvelles bases, elles entraînent le besoin impérieux de justifier rationnellement chaque élément de connaissance. Cette tâche révèle toutefois un problème d'envergure. Puisque chaque justification soutenant une connaissance nécessite elle-même une justification rationnelle, l'exercice requis pour fonder rationnellement une connaissance risque de prendre la forme d'une régression à l'infini²². Les

²¹ *Ibid.*, p. 8.

²² Cette analyse est au fondement de l'argument des limites de la rationalité, aussi dénommé l'argument « *tu quoque* » ou l'argument « boomerang ». Pour de plus amples détails sur l'histoire de cet argument et sa contribution aux différentes positions rationalistes voir : William W. Bartley III (1964), « Rationality versus the Theory of Rationality ».

modèles épistémologiques du rationalisme et de l'empirisme évitent fallacieusement ce problème en instaurant une source ultime de la connaissance. Chez le rationalisme classique, cette source est la capacité naturelle de l'humain à saisir la vérité par la raison, l'intellect, alors que dans l'empirisme classique, toute vérité est fondée par ce qui est perçu via les sens. L'introduction d'une source ultime de la connaissance n'expose pas uniquement la logique fallacieuse et dogmatique de ces théories mais aussi leur forme autoritaire. Les sources absolues de la connaissance impliquées par ces théories instaurent de nouvelles autorités : l'autorité des sens et l'autorité de l'intellect²³. Ainsi, ces modèles épistémologiques ne substituent aux autorités intellectuelles traditionnelles que de nouvelles autorités et faillent à faire appel à un jugement critique individuel.

Selon Popper, l'erreur commise par ces théories de la connaissance est inhérente à la démarche qu'elles entreprennent pour fonder la connaissance. Leurs approches ne distinguent pas deux questions fondamentales : « *The fundamental mistake made by the philosophical theory of the ultimate sources of our knowledge is that it does not distinguish clearly enough between questions of origin and questions of validity*²⁴ ». La distinction des questions concernant l'origine de la connaissance de celles à propos de sa validité permet de reconsidérer la manière de justifier la connaissance. Une justification qui ne reposerait pas sur l'identification de la source d'une connaissance ne serait pas confrontée au problème d'une régression à l'infini. Un critère permettant de justifier rationnellement la connaissance demeure tout de même nécessaire

²³ Popper, K. R. (1965), « On the Sources of Knowledge and of Ignorance », p. 16.

²⁴ *Ibid.*, p. 24.

pour le projet rationaliste. Popper présente donc sa position comme une alternative aux conceptions désuètes des modèles épistémologiques traditionnels :

I propose to assume, instead, that no such ideal sources exist – no more than ideal rulers – and that all `sources` are liable to lead us into error at times. And I propose to replace, therefore, the question of the sources of our knowledge by the entirely different question: "How can we hope to detect and eliminate error?"²⁵.

Popper admet que nous ne possédons pas les moyens de prouver la certitude de nos connaissances. En remplaçant la quête du savoir par la recherche de l'erreur, une nouvelle manière de fonder rationnellement la connaissance est possible : la justification par la négative. Il soutient qu'une connaissance est justifiée si elle constitue une correction de nos connaissances qui se sont avérées erronées²⁶.

Bien que cette approche à propos de la validité de la connaissance précise la position épistémologique de Popper, elle ne constitue toutefois pas encore une explication de notre ignorance et de son caractère illimité. L'ignorance semble être conçue par Popper comme un phénomène résultant des innombrables processus possibles par lesquels les sources de la connaissance peuvent nous induire en erreur. Alors que Popper défend l'idée du progrès continu des sciences et la désuétude des théories traditionnelles de la connaissance avec l'usage de faits établis par l'expérience, l'étendue illimitée des possibilités d'erreur (sur la connaissance) ne peut être justifiée de cette manière. Sa conception d'une ignorance sans limite semble ainsi aller de pair, conceptuellement, avec la possibilité d'améliorer continuellement nos connaissances ; une hypothèse essentielle à la notion du progrès des sciences qu'il soutient.

²⁵ *Ibid.*, p. 25.

²⁶ La position de Popper sur le sujet sera davantage développée à la section 1.3.1.

1.1.2 La conscience rigoureuse des contradictions

Adorno débute son intervention au débat du *Positivismusstreit* en affirmant sa surprise à l'égard de leur accord sur un grand nombre de points en dépit de la divergence des traditions intellectuelles desquelles Popper et lui sont issus. Il concède notamment la plausibilité de la distinction effectuée par Popper entre l'abondance de ce que nous savons et notre ignorance sans limite²⁸. L'intervention initiale d'Adorno *Positivismusstreit* n'expose toutefois pas suffisamment sa position épistémologique. Si Adorno prit comme point de départ l'énoncé de Popper afin d'élaborer sur la situation de la sociologie et sur notre conception de la société, il n'en demeure pas moins que sa conception de l'ignorance diffère de celle de son homologue. Chez Adorno la notion d'ignorance est fondée sur un rapport plus fondamental que celui établi avec la découverte scientifique. Elle émerge de la dynamique entre le sujet pensant et l'objet de sa pensée, plus précisément celle posée par le *concept*. La position épistémologique qu'il défend fait ainsi appel à son héritage idéaliste, notamment à la représentation hégélienne.

Chez Hegel, les questions épistémologiques sont étudiées selon une approche phénoménologique. Selon lui, l'expérience de la conscience permet au sujet de déterminer que ce qu'il perçoit à travers ces sens origine de l'extérieur de sa conscience. Celui-ci identifie l'objet qu'il perçoit par le *concept* selon ce qu'il attribue d'essentiel à l'objet. Le *concept* désigne l'objet au-delà de l'expérience particulière où l'individu le perçoit. En ce sens, le *concept* est l'analogue de la forme-idée platonicienne. L'activité par laquelle le sujet assigne à l'objet qu'il perçoit son *concept* est celle de l'entendement²⁹. Si le concept et l'objet sont ainsi distingués, ils

²⁸ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 189.

²⁹ Hegel, G. W. F. (2012), « La perception » p. 121-123.

sont unifiés dans l'esprit. Le « mouvement de l'esprit », la pensée, permet de surpasser les déterminations isolées du concept et de l'objet et de les mettre en rapport l'un avec l'autre. Dans l'esprit, l'objet et son concept se reportent mutuellement à l'un et à l'autre ; l'objet perçu est désigné par le concept et le concept désignant l'objet n'est rien de plus que ce qu'est l'objet pour l'esprit. Ils constituent des moments opposés d'une même relation. Hegel désigne ce processus qui s'effectue dans l'esprit par le « moment dialectique »³⁰. Par cette relation, Hegel détermine que le concept associé à l'objet et l'objet en lui-même sont une seule et même chose, que la contradiction initiale émergeant de leurs déterminations isolées est résolue par le moment dialectique

La démarche philosophique d'Adorno, la dialectique négative, est à la fois profondément redevable et critique de la philosophie d'Hegel³¹. Plus particulièrement, la dialectique négative se différencie de la dialectique hégélienne par son rapport à la contradiction, notamment celle posée entre le concept et son objet. Cette distinction permet d'exposer les fondements de la position épistémologique d'Adorno :

La contradiction n'est pas ce en quoi l'idéalisme absolu de Hegel devait inévitablement la transfigurer : elle n'est pas essence héraclitéenne. Elle est l'indice de la non-vérité de l'identité, l'indice de l'absorption du conçu dans le concept. L'apparence d'identité est pourtant inhérente au penser lui-même dans sa forme pure. Penser signifie identifier. Satisfait, l'ordre conceptuel se glisse devant ce que le penser veut comprendre. Son apparence et sa vérité interfèrent. Celle-là ne saurait être éliminée par décret, par

³⁰ Hegel, G. W. F. (1986), *Encyclopédie des sciences philosophiques*, p. 189.

³¹ « [...] la Dialectique négative qui se tient à l'écart de tout thème esthétique pourrait s'appeler antisystème. Avec les moyens de la logique, elle tente d'avancer au lieu du principe de l'unité et de la toute-puissance du concept souverain, l'idée de ce qui échapperait à l'emprise d'une telle unité. » Adorno, T. W. (2003), « Avant-propos » dans *Dialectique négative*, p. 8.

l'affirmation par exemple d'un étant en-soi, à l'extérieur de la totalité des déterminations du penser³².

Adorno soutient que la contradiction émanant de l'identification du concept à l'objet – que souligne Hegel – n'est pas une contradiction logique qui doit inévitablement être surpassée afin d'expliquer notre capacité à saisir la réalité. Elle révèle l'illusion établie par l'esprit. L'identification de l'objet accomplie par l'entendement est inhérente au fait de penser. Toutefois elle est piégée par l'ordre conceptuel ; nous n'avons accès à l'objet que par l'entremise du concept, par des abstractions que nous élaborons. Une fois que nous sommes satisfaits de l'identification, l'apparence de l'objet, ce qu'il est pour l'esprit, et sa vérité, ce qu'il serait pour lui-même, se confondent. Cette problématique est intrinsèque à notre façon d'appréhender la réalité. La réalité que nous percevons et désignons est conceptuelle. Le fait d'établir, par la théorie, une réalité indépendante de nos déterminations conceptuelles (une réalité en soi), ne nous permet pas d'échapper à cette condition. La contradiction émanant de l'identification du concept à l'objet dénote précisément l'impossibilité à laquelle nous sommes aux prises, notre incapacité à saisir directement la réalité.

Cette analyse de la relation que nous entretenons avec la réalité met en œuvre le principe central sur lequel repose la démarche philosophique d'Adorno : la conscience rigoureuse et persistante de la contradiction. Plus particulièrement, la contradiction est comprise comme étant ce qui, sous l'apparence contraire, met en scène le non-identique :

La contradiction est le non-identique sous l'aspect de l'identité ; le primat du principe de contradiction dans la dialectique mesure l'hétérogène au penser de l'unité. En se heurtant à sa limite, celui-ci se dépasse. La dialectique est la conscience rigoureuse de la non-

³² *Ibid.*, p. 13- 14.

identité. Elle n'adopte pas de point de vue à l'avance. La pensée est portée à la dialectique de par son insuffisance inévitable, de par sa culpabilité à l'égard de ce qu'elle pense³³.

La nature conceptuelle de notre réalité présente un défi de taille pour toute pensée cherchant à appréhender la réalité pour ce qu'elle est, notamment pour la pensée philosophique qui est fondée sur la recherche du vrai. Puisque l'entendement repose sur l'identification, l'adéquation du concept à l'objet, comment est-il possible de percevoir la réalité par-delà les concepts que nous possédons présentement? Puisque, par la construction et la classification des concepts, la pensée tend vers l'unité et l'ordre (conceptuel) mais que ceux-ci ne sont pas eux-mêmes garants de la réalité, il est impératif pour la pensée philosophique de chercher à saisir ce qui lui est hétérogène, étranger. Malgré le caractère nébuleux de cette tâche, une possibilité existe pour la pensée. La pensée dont l'objectif est d'appréhender ce qui ne lui est pas directement accessible sera inévitablement confrontée à la défaillance de ces concepts. Par son approche dialectique, Adorno soutient que ce qui révèle l'insuffisance du concept et la rend accessible à l'esprit est la contradiction. En émergeant de l'opposition des concepts dans l'ordre de la pensée, la contradiction dévoile ce qui n'est pas identique dans la chose à laquelle se porte la pensée. Elle engendre, dans l'esprit, le besoin de nouveaux concepts et met en place la possibilité pour le concept de se surmonter. Une possibilité qui, pour Adorno, est essentielle afin que la pensée ne capitule pas devant la tâche de saisir le non-conceptuel et, ainsi, pour que la philosophie demeure envisageable malgré notre condition épistémologique³⁴.

Attendu que la nature conceptuelle de notre réalité et la conscience rigoureuse des contradictions sont des éléments permettant de décrire la position épistémologique d'Adorno, nous devons

³³ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 14.

³⁴ *Ibid.*, p. 19.

déterminer de quelle façon ceux-ci peuvent mener à l'idée d'une ignorance sans limite. La citation suivante explicite une certaine interprétation du concept d'ignorance que l'on retrouve chez Adorno :

La réflexion philosophique s'assure du non-conceptuel dans le concept. Sinon ce dernier serait, selon l'affirmation de Kant, vide, et pour finir ne serait absolument plus le concept de quelque chose et ce faisant, nul. La philosophie qui le reconnaît, qui abroge l'autarcie du concept, arrache le bandeau des yeux. Que le concept soit concept, lors même qu'il traite de l'étant, ne change rien au fait qu'il est de son côté imbriqué dans un tout non-conceptuel dont il ne s'isole que par sa réification qui certes, le fonde comme concept³⁵.

Étant donné que le concept ne peut être l'objet même de la réalité en soi, qu'il ne le détermine pas mais participe plutôt à sa médiation, le caractère de sa vérité tient du fait qu'il désigne réellement et adéquatement un élément de cet objet. De par la nature de notre relation avec la réalité, l'échec des concepts est, à un moment ou l'autre, inévitable. Toutefois, chez Adorno, contrairement à Popper, le concept d'ignorance ne semble pas se limiter à l'erreur ou l'échec de la connaissance. Au-delà de la conséquence inéluctable qu'engendre notre relation avec la réalité, Adorno expose un état d'ignorance qui fait obstacle à la réflexion philosophique. Cet état est celui causé par la méprise de la relation entre le concept et l'objet. En d'autres mots, cette notion ignorance correspond à l'état d'aveuglement où le sujet oublie ou ignore la fonction du concept qui est de référer à du non-conceptuel³⁶. Contrairement à l'erreur, l'état d'ignorance explicité par Adorno fait part d'une relation insuffisamment réflexive avec la réalité plutôt que de la non-adéquation entre le concept et l'objet.

³⁵ *Ibid.*, p. 22.

³⁶ Voir aussi *Dialectique négative* p. 48 : « Le penser est, de par son propre sens, penser de quelque chose. [...] La ratio devient irrationnelle dès qu'elle oublie cela et hypostasie ses productions, les abstractions, contre le sens du penser. L'impératif de son autarcie le condamne au vide et pour finir à l'imbécilité et à la primitivité ».

Malgré l'apparence d'un accord entre les auteurs sur la relation entre un savoir abondant et une ignorance sans limite, l'état d'aveuglement désigné par le concept d'ignorance chez Adorno peut, dans une certaine mesure, correspondre à la conception que soutient Popper. En justifiant principalement sa notion d'ignorance par des préoccupations conceptuelles – tenir compte de l'idée du progrès de la science et présenter une alternative théorique aux épistémologies du rationalisme et de l'empirisme – Popper travesti le rôle du concept (d'ignorance). Dans sa logique le concept d'ignorance ne désigne pas du non-conceptuel, un phénomène de la réalité, mais constitue plutôt une solution théorique.

1.2 Le problème : le point de départ de l'activité scientifique

À partir des conditions épistémologiques qu'elle identifie, une logique des sciences doit préciser ce en quoi consiste l'activité scientifique. L'un des éléments fondamentaux qui caractérise la recherche scientifique est le problème qu'elle doit résoudre. En effet, selon Popper et Adorno, le problème constitue le point de départ de cette activité. Toutefois, leurs logiques respectives ne définissent pas cette notion de la même manière. Alors que chez Popper le problème scientifique est théorique et résulte de la non-correspondance entre notre savoir et les faits, Adorno est d'avis que le problème auquel s'attaquent les sciences sociales est concret et posé par l'objet social que constitue la société.

1.2.1 The common sense theory of knowledge

« So far as one can say at all that science, or knowledge, "starts from" something, one might say the following: Knowledge does not start from perceptions or observations or the

*collection of data or facts, but it starts, rather, from problems*³⁷ ». Popper entame ainsi sa thèse sur le point de départ de l'activité scientifique car elle est en continuité avec la critique qu'il porte envers l'empirisme classique. Plus précisément, il énonce son opposition à l'égard des conceptions que soutiennent les positivistes et les empiristes modernes sur l'acquisition des connaissances. Dérivées du concept de *tabula rasa*, les théories que Popper désigne par « *the common sense theory of knowledge* » ou « *the bucket theory of mind* »³⁸ représentent notre esprit comme étant essentiellement vide à la naissance. Selon ces descriptions, la majorité, voire l'ensemble, de ce que nous apprenons provient directement de nos sens. L'information transmise par ceux-ci est déposée dans l'esprit où elle s'accumule graduellement pour constituer nos connaissances et nos expériences.

D'après Popper, ces théories de la connaissance sont excessivement naïves³⁹. Il soutient que, contrairement à ce qu'elles attestent, les connaissances ne peuvent s'acquérir seulement à partir de l'information perçue des sens. Dans bien des cas, les connaissances que nous cherchons à obtenir ne se résument pas à une collection de données perçues, mais sont celles qui établissent des liens entre ces données et d'autres éléments. C'est ce type de connaissances qui est notamment employé lorsque nous formons des attentes ou élaborons des lois pour décrire la nature. Ces connaissances résultent de l'association d'idées. Elles sont établies suite à

³⁷ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 88.

³⁸ Popper, K. R. (1972), « Two Faces of Common Sense: An Argument for Commonsense Realism and Against the Commonsense Theory of Knowledge ». Voir aussi l'annexe « *The Bucket and the Searchlight: Two Theories of Knowledge* » dans *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach* (1972).

³⁹ Pour l'ensemble de la critique voir : Popper, K. R. (1972), « Two Faces of Common Sense: An Argument for Commonsense Realism and Against the Commonsense Theory of Knowledge », p. 60-64. Nous vous présentons ici seulement les éléments de cette critique que nous jugeons significatifs.

l'observation de l'occurrence conjointe de certains éléments et leur valeur dépend de la répétition d'une telle occurrence. L'importance fondamentale de la répétition à la constitution de ce type de connaissances invalide la thèse selon laquelle nos connaissances résultent uniquement de l'information empirique perçue par nos sens.

Puisque la théorie de la connaissance du « sens commun » apparaît insuffisante, Popper soutient que l'observation, la prise d'information empirique, ne peut être le point de départ de l'activité scientifique : « *The main point at issue is the relation between observation and theory. I believe that theory—at least some rudimentary theory or expectation—always comes first [...]*⁴⁰ ». Dans le cadre de la recherche scientifique, l'observation est dans la majeure partie des cas dirigée ; elle émerge d'une intention, celle de vérifier certaines prédictions théoriques, par exemple⁴¹. Elle n'est pas une finalité en-soi mais plutôt un moyen employé pour répondre à une question particulière ou tester une hypothèse. Cela est notamment révélé par la question qui est liée de manière inhérente à l'activité d'observation : « *Que cherchons-nous à observer?* ». Un tel usage de l'activité d'observation explicite l'existence d'éléments de savoir qui lui sont antérieurs. Le point de départ de l'activité scientifique doit, d'une façon ou d'une autre, faire part de cet état de fait.

⁴⁰ Popper, K. R. (1972), *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach*, p. 258.

⁴¹ Bien qu'il soit possible que des observations effectuées sans l'influence de la théorie se révèlent être d'une importance scientifique, selon Popper, celles-ci sont fortuites et ne représentent pas la procédure qui caractérise le développement de la science, voir : Popper, K. R. (1965), *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, p. 128.

1.2.2 De la tension entre le savoir et l'ignorance

Selon Popper, c'est plutôt à partir des problèmes que la recherche scientifique procède.

Il décrit ceux-ci de la façon suivante :

*For each problem arises from the discovery that something is not in order with our supposed knowledge; or, viewed logically, from the discovery of an inner contradiction between our supposed knowledge and the facts; or, stated perhaps more correctly, from the discovery of an apparent contradiction between our supposed knowledge and the supposed facts*⁴².

Selon lui, les problèmes de l'activité scientifique émanent « de la tension entre le savoir et l'ignorance » ; leur cause est l'apparente contradiction entre nos connaissances et les faits *supposés*. C'est cette contradiction qui expose l'erreur. La distinction entre « faits » et « faits supposés » que met en scène cette définition du problème scientifique est d'ailleurs significative. D'une manière analogue à la logique d'Adorno, Popper distingue ainsi l'objet de la réalité de son savoir (concept). Les faits que nous attribuons à un objet ne sont toujours que ceux résultant de la conception que nous avons de celui-ci⁴³. La contradiction d'où émerge le problème scientifique résulte donc de la non-adéquation entre ce que prédisent nos théories et nos connaissances empiriques de la réalité. Alors que les positions épistémologiques des deux auteurs sur la notion d'ignorance ne sont pas équivalentes, le rôle de la contradiction dans leurs

⁴² Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 88.

⁴³ Selon Popper, tout savoir acquis, incluant celui tiré de l'observation, est imprégné de la théorie puisqu'il provient de la modification d'un savoir préalable. Popper, K. R. (1972), « Two Faces of Common Sense: An Argument for Commonsense Realism and Against the Commonsense Theory of Knowledge », p. 71- 72.

logiques est, à première vue, similaire ; elle révèle l'insuffisance de nos connaissances théoriques (ou du concept)⁴⁴.

Il ne peut donc y avoir, selon Popper, de problème scientifique sans la présence préalable d'un certain savoir. Ce dernier n'est pas restreint à une forme particulière. Il peut tout aussi bien correspondre aux croyances généralement prises pour vraies – ce que désigne le sens commun par exemple – qu'à une théorie dite scientifique⁴⁵. La thèse de Popper étant que le problème scientifique émerge de la tension entre le savoir et l'ignorance, celui-ci ne peut pas non plus être sans l'ignorance. Cette relation soulève toutefois une problématique lorsque l'on considère le rôle secondaire de l'observation dans la recherche scientifique. Dans la pratique, l'erreur doit être révélée pour mener à un problème scientifique. Elle requiert l'observation afin d'établir les faits supposés. Selon ce schème, le rôle de l'observation ne peut être véritablement secondaire à celui du problème. Bien que Popper s'oppose à ce que celle-ci soit le point de départ de la recherche, elle demeure intrinsèquement liée au problème scientifique qu'il définit. La logique de Popper ne présente donc pas un « point » de départ de la science clairement déterminé. Plutôt, sa conception associe l'origine de la recherche au processus de l'évolution du savoir : un savoir est jugé problématique suite à l'observation de sa non-concordance avec les faits empiriques et est alors remplacé par un autre savoir jusqu'à ce que celui-ci devienne lui-même problématique.

⁴⁴ La portée de cette similitude est toutefois limitée. Adorno s'objecte à l'idée d'une contradiction simplement apparente émergeant de nos connaissances. Selon lui, la recherche en sciences sociales expose une contradiction qui est présente dans la réalité concrète. Cette distinction engendre notamment une conception différente du problème scientifique (voir la section 1.2.3 et 1.2.4).

⁴⁵ Ce savoir préalable peut ainsi être préscientifique. Pour une esquisse détaillant la relation entre le savoir préscientifique (mythique) et le développement de la science, voir : Popper, K. R. (1965), « Towards a Rational Theory of Tradition ».

Popper fonde la recherche scientifique sur le « problème » plutôt que sur l'observation précisément car il conçoit que celle-ci n'est justifiée que lorsqu'elle est encadrée par une intention particulière, celle décrite par la méthode des sciences⁴⁶. Toutefois, il est peu probable que tout savoir s'inscrivant dans l'évolution de nos connaissances soit établi par l'observation dirigée (par une méthode) alors que l'on y reconnaît le rôle du savoir préscientifique. La conception de l'observation que Popper défend par sa théorie des sciences semble ainsi insuffisante ; elle ne remplit que la fonction bien déterminée de représenter l'évolution de nos connaissances (voire leur progrès) en associant celle-ci avec la pratique d'une méthode particulière.

Avant de s'intéresser à la position d'Adorno sur le sujet, il est nécessaire de préciser un dernier aspect du problème scientifique que conçoit Popper. Selon lui, le problème scientifique est primordialement théorique. Il est un problème qui nécessite une *explication* à l'égard de l'apparente contradiction entre notre savoir et les faits supposés. Popper fait ainsi la distinction entre les problèmes théoriques et ceux pratiques :

In all this we are in no way confined to theoretical problems. Serious practical problems, such as the problems of poverty, of illiteracy, of political suppression or of uncertainty concerning legal rights were important starting points for research in the social sciences. Yet these practical problems led to speculation, to theorizing and thus to theoretical problems⁴⁷.

Les problèmes pratiques ne sont pas exclus par Popper de l'entreprise scientifique. Ils sont d'une certaine importance dans la mesure où ils constituent des préoccupations et des sources de

⁴⁶ La méthode des sciences de Popper est développée à la section 1.3.1 de ce texte.

⁴⁷ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 89. Voir aussi : (1972), *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach*, p. 263.

motivation pour la recherche en sciences sociales. Malgré cela, ceux-ci ne correspondent pas au type de problème auquel la recherche scientifique doit s'attaquer. Ils nous amènent seulement à spéculer et à identifier les problèmes de connaissance qui, eux, concernent l'activité de la recherche.

1.2.3 Le fétichisme de la science

Dans la mesure où il s'oppose, comme Popper, au scientisme selon lequel « la connaissance passe par une suite de gradations qui va de l'observation du matériau à son ordonnancement et à son traitement avant d'aboutir à sa systématisation⁴⁸ », Adorno souscrit à la thèse de la primauté du problème dans le cadre de l'activité scientifique. Cependant, leurs conceptions du problème devant être résolu par les sciences sociales ne sont pas analogues :

On fétichiserait la science si l'on séparerait radicalement ses problèmes immanents des problèmes réels, dont les formalismes scientifiques ne fournissent qu'un pâle reflet. Aucune doctrine prônant un absolutisme logique – celle de Tarski aussi peu, jadis, celle de Husserl – n'est à même de décréter que les faits obéissent à des principes logiques tirant leur prétention à la validité du fait qu'ils ont été épurés de toute teneur chosale⁴⁹.

Selon Adorno, Popper commet une importante faute en séparant fondamentalement les problèmes concrets (réels) des problèmes théoriques (immanents). En associant seulement les seconds au propre de l'activité scientifique, il restreint celle-ci au formalisme logique et la dissocie de la réalité concrète. Cela est notamment révélé par le caractère *apparent* de la contradiction entre notre savoir et les faits supposés qu'emploie la logique de Popper. Selon la démarche philosophique d'Adorno, la contradiction n'est pas simplement apparente entre le concept et son objet ; elle est réelle. Cette contradiction ne peut être transcendée ou résolue ;

⁴⁸ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 191.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 194.

elle est inhérente à notre interaction avec la réalité car nous n'avons accès à l'objet que par son concept. Une conception du problème scientifique fondée sur l'idée d'une contradiction apparente entre ces éléments commet l'erreur de réduire l'entièreté de la réalité dont traite la science à ce que l'esprit conçoit.

La contradiction n'est pas seulement liée à notre rapport avec l'objet, « [l]a contradiction peut au contraire se situer de façon hautement réelle dans la chose⁵⁰ ». Adorno prétend que, dans un tel cas de figure, l'approche de la logique de Popper évacue la possibilité pour la science de véritablement traiter de la réalité. La logique qui pose comme possible la résolution de la contradiction émergeant de la tension entre notre savoir théorique et celui des faits en dépit du fait que la réalité puisse présenter, en elle-même, une contradiction fait usage d'un savoir entièrement abstrait, un savoir qui ne se réfère plus à la réalité non-conceptuelle. Une telle utilisation du savoir constitue un exemple de l'état d'aveuglement décrit par Adorno. Toutefois, la notion de contradiction soutenue par la logique de Popper exhibe davantage que l'oubli de la fonction du concept. La préoccupation première pour le formalisme logique que dénote la séparation des problèmes théoriques de ceux pratiques indique que l'état d'ignorance dont elle fait part est motivé par du conceptuel. Selon Adorno, une telle priorisation du concept constitue un fétichisme de la science. Cette idée peut être développée en considérant ce que l'auteur souligne à propos de la médiation conceptuelle dans *dialectique négative* :

Ce comme quoi la médiation conceptuelle s'apparaît à elle-même de l'intérieur, le primat de sa sphère sans laquelle rien ne saurait su, ne doit pas être confondu avec ce que cette médiation est en-soi. Ce qui lui donne une telle apparence d'être en-soi, c'est le mouvement qui la dégage de la réalité dans laquelle elle est prise. De la nécessité pour la

⁵⁰ *Ibid.*, p. 193.

philosophie d'opérer avec des concepts, on ne peut pas davantage tirer la vertu de leur priorité qu'inversement on ne peut émettre un verdict sommaire sur la philosophie à partir de la critique de cette vertu⁵¹.

Puisque la médiation par le concept est inhérente à notre façon de saisir la réalité et étant donné que nous déterminons le concept – ce qu'il désigne et comment il le désigne –, il est aisé d'être subjugué par l'illusion d'un concept indépendant et concret. Le fait que le concept nous soit nécessaire n'établit pas pour autant sa priorité ; son rôle demeure la médiation de quelque chose de non-conceptuel. Il n'est en aucun cas indépendant de l'activité par laquelle nous appréhendons la réalité. La logique qui pose le primat du concept pervertit sa raison d'être. La définition du problème scientifique que soutient Popper réalise cette faute de deux façons. Tout d'abord, elle désigne l'enjeu auquel la science doit s'attaquer par celui qui est immanent à son activité : la validité du savoir produit. Cette considération présente déjà une certaine priorisation du conceptuel sur le réel. La validité de la connaissance ne peut être la motivation première initiant la recherche de la compréhension de l'objet car elle requiert déjà une certaine conception de celui-ci. Ensuite, la faute de la logique de Popper est double car elle détermine implicitement les critères de validité du savoir. En soutenant que le problème scientifique résulte d'une contradiction *apparente* – une contradiction pouvant être résolue par l'adoption d'un nouveau savoir – Popper postule que les faits sont régis par les mêmes lois que celles du formalisme logique, qu'ils doivent présenter une cohérence. Selon la position épistémologique d'Adorno, un tel formalisme constitue un savoir conceptuel qui ne peut être garant de la réalité concrète. Les critères de validité que semble présenter la logique de Popper sont ceux que la science porte à elle-même. Ils constituent la pierre angulaire de son propre culte.

⁵¹ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 22.

1.2.4 Le problème de la sociologie

Comme Adorno soutient que la logique de Popper fétichise la science en effectuant une dichotomie entre les problèmes théoriques (immanents) et ceux concrets (réels), il est impératif que sa théorie des sciences en soit exempte. Avant de s'intéresser à la notion du problème scientifique chez Adorno, il est approprié de préciser de quelle façon celui-ci conçoit la dimension théorique et celle pratique dans l'activité de la pensée. Tout d'abord, la dialectique négative vise « le désensorcellement du concept⁵² », le rétablissement de son véritable rôle : la médiation de l'objet par le sujet. S'opposant à la primauté du concept, cette approche tente de réconcilier l'activité de la pensée avec sa réalité concrète en accordant la préséance à cette dernière :

Ce que le système voulut jadis procurer aux détails ne doit être recherché qu'en eux. Ni que cela s'y trouve ni que cela existe n'est à l'avance garanti à la pensée. C'est ainsi seulement que le propos dont on abuse constamment selon lequel la vérité est le concret, prendrait son sens. Il exige que le penser s'arrête à ce qu'il y a de plus infime. Il ne s'agit pas de philosopher sur le concret mais bien plutôt à partir de lui⁵³.

Ce qu'Adorno soutient ainsi est que la vérité n'est établie par aucun critère théorique mais bien uniquement par la réalité concrète elle-même. De la même façon que le concept doit se rapporter à quelque chose de non-conceptuel, la pensée avec laquelle on souhaite exprimer quelque chose de vrai doit provenir du concret plutôt que d'être constituée par un ensemble conceptuel construit indépendamment de la réalité, un système avec lequel on appose des abstractions à la

⁵² « Le désensorcellement du concept est le contrepoison de la philosophie. Il empêche son excroissance : qu'elle se prenne elle-même pour l'absolu ». *Ibid.*, p. 23.

⁵³ *Ibid.*, p. 47.

réalité⁵⁴. En d'autres mots, Adorno cherche à rétablir la dynamique entre l'ordre pratique et théorique notamment par l'adoption d'un souci constant de la réalité concrète dans l'acte de penser. En ce sens, il soutient que notre interaction concrète avec la réalité (la pratique) présuppose la théorie puisque notre réalité est conceptuelle, et, réciproquement, que la théorie présente déjà une visée pratique puisqu'elle cherche à correspondre à la réalité concrète (avec laquelle nous sommes contraint d'interagir)⁵⁵.

Étant donné la relation que la logique d'Adorno promet entre la théorie et la réalité, le problème à l'origine de l'activité scientifique doit avant tout exister dans la réalité concrète ou dans notre relation pratique avec elle. Dans le cadre de la sociologie, l'auteur désigne le problème scientifique de la façon suivante : « Car l'objet même de la sociologie, la société, qui assure sa propre survie de même que celle de ces membres tout en les menaçant de causer leur perte, constitue un problème au sens fort du terme⁵⁶ ». Le problème qu'indique ainsi Adorno est posé par la structure de la société. Il est directement attribué à l'objet social étudié – la société – et concerne le rapport pratique que nous entretenons avec celui-ci. Bien qu'un tel problème coïncide avec la visée pratique que recherche la logique d'Adorno, son énonciation ne suffit pas à établir son appartenance à la réalité concrète. Il demeure possible de remettre en cause l'état de fait qu'il attribue à la société et de questionner son lien avec l'activité scientifique. Afin de

⁵⁴ Cette conception du rapport de la pensée à la réalité entre en tension avec la distinction que la logique de Popper effectue entre les questions concernant l'origine de la connaissance et celles portant sur sa validité. Chez Adorno, le critère de la validité de la connaissance est la réalité concrète dont celle-ci origine. La validité de la connaissance n'est toutefois pas établie positivement dans ce cadre épistémologique. En dépit de ce critère, la reconnaissance de la non-identité entre le concept et l'objet de la réalité demeure primordiale à la dialectique négative.

⁵⁵ « *Theory is already practice. And practice presupposes theory.* » Adorno, T. et M. Horkheimer (2011), *Towards a New Manifesto*, p. 107-108.

⁵⁶ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 193.

justifier ce problème comme point de départ pour la recherche scientifique, il est donc nécessaire de développer comment ce constat est assigné à l'objet social (la société) et de quelle façon ce problème concret mène à l'activité conceptuelle.

En premier lieu, puisqu'Adorno stipule que notre réalité est conceptuelle, sa logique doit rendre compte de l'attribution d'un état de fait à l'objet d'étude. En effet, il soutient qu'un état particulier est indicatif de l'objectivité : « Le besoin de faire s'exprimer la souffrance est condition de toute vérité. Car la souffrance est une objectivité qui pèse sur le sujet ; ce qu'il éprouve comme ce qui lui est le plus subjectif, son expression, est médiatisé objectivement⁵⁷ ». D'après Adorno, la souffrance exprimée par le sujet présente une valeur objective et témoigne de la réalité concrète. Elle est vécue, le sujet l'éprouve par sa relation (concrète) avec la réalité. Plutôt que d'émerger de sa subjectivité, la souffrance qu'éprouve l'individu résulte de ce que lui est imposé par la réalité. Il est certes possible de conceptualiser la souffrance et de la communiquer – sa médiation sociale est possible⁵⁸ –, mais son expérience ne provient pas directement de sa conceptualisation. C'est donc par la souffrance qu'elle cause chez les individus, par ce qui les met en péril, qu'Adorno conçoit l'organisation actuelle de la société comme un problème réel et concret.

Bien que l'on puisse admettre la réalité du problème que constitue l'organisation sociale, il demeure nécessaire de spécifier de quelle manière celui-ci concerne l'activité scientifique. Comme nous l'avons souligné précédemment, l'approche philosophique d'Adorno est fondée sur la conscience rigoureuse des contradictions. C'est elle qui permet d'exposer l'insuffisance

⁵⁷ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 29.

⁵⁸ Nous pouvons même supposer qu'une telle médiation aille de pair avec la critique sociale dont fait part la théorie critique. Cet aspect de la logique d'Adorno est abordé dans les sections 1.3.3 et 1.3.4.

du concept. Plus précisément, la contradiction est ce qui, par la négation du concept, révèle le réel et le confronte à la pensée. Sa conscience est le moteur de la pensée qui cherche à saisir la réalité. La compréhension de la réalité étant indéniablement l'une des tâches de l'activité scientifique, celle-ci doit, selon cette logique, être menée par la conscience des contradictions. Ainsi, afin que le problème énoncé par Adorno constitue un point de départ légitime pour la recherche en sciences sociales, celui-ci doit présenter ou conduire à une contradiction conceptuelle. Selon ce dernier, le problème causé par l'organisation sociale présente tant une contradiction concrète – dans l'objet social – qu'une contradiction conceptuelle :

Concept et réalité ont la même essence contradictoire. Ce qui déchire la société en antagonisme, le principe de la domination, est la même chose que ce qui spiritualisé, actualise la différence entre le concept et ce qui lui est assujéti. Mais cette différence acquiert la forme logique de la contradiction, parce que tout ce qui ne se plie pas à l'unité du principe de domination apparaît, selon le critère de ce principe, non comme un dissemblable pour lui indifférent, mais comme une entorse à la logique⁵⁹.

La société est à la fois concrète et conceptuelle, concrète par la souffrance qu'elle impose aux individus et conceptuelle par sa nature organisationnelle, du fait que ce sont les individus (sujets) qui la constituent⁶⁰. Concrètement, elle est divisée en forces antagonistes. L'on peut conceptualiser une telle organisation responsable de la mise en péril des individus par un principe : le principe de domination. Au plan conceptuel, ce principe dévoile la contradiction entre le concept de société et son objet ; entre ce qu'elle est par définition, un ensemble d'individus organisé par et pour ceux-ci, et sa réalité concrète, une organisation qui les

⁵⁹ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 65.

⁶⁰ « Il reste de l'esprit que le déterminant objectif de l'esprit, la société, est autant un ensemble de sujets que leur négation. Ils sont méconnaissables en elle et réduits à l'impuissance ; c'est pourquoi elle est si désespérément objective et concept [...] ». *Ibid.*, p. 20.

abandonne et les menace. L'organisation sociale dont témoigne l'expression de la souffrance de ses individus mène ainsi à une contradiction conceptuelle et constitue un problème concret d'où peut débiter la recherche en sciences sociales.

1.3 Le rôle de la critique et la méthode des sciences sociales

Suite à l'identification du problème, une logique des sciences détermine le moyen, la méthode, permettant de le solutionner. Tant Adorno que Popper se revendiquent d'une approche dite *critique*. Toutefois, tel que nous avons pu le constater jusqu'à présent, les logiques du rationalisme critique et de la théorie critique diffèrent grandement l'une de l'autre. Cette divergence est aussi présente lorsque l'on compare leurs conceptions de la critique et de l'usage qui, selon elles, doit en être fait dans la recherche en sciences sociales. D'après la méthode exposée par Popper, la critique doit être employée comme une tentative de réfutation de la théorie (sur la base de son contenu empirique) ; elle est le moyen permettant de distinguer les théories en compétition. Quant à Adorno, la critique en sciences sociales présente une toute autre dimension ; elle est à la fois une critique du contenu théorique et une critique de la société. Selon cette approche, elle est aussi indissociée de la méthode tout en étant constitutive du savoir sociologique.

1.3.1 La critique en tant que tentative de réfutation

La thèse principale exposée par Popper décrit ce qu'est, selon lui, la méthode des sciences. Il soutient qu'une seule méthode caractérise la recherche scientifique, en sciences naturelles comme en sciences sociales. Elle consiste en la réalisation de deux choses : « *The method of science is the method of bold conjectures and ingenious and severe attempts to refute*

*them*⁶¹ ». La première étape de la démarche scientifique est celle où l'on propose des solutions provisoires, sous la forme de nouvelles conjectures et théories, permettant de résoudre un certain problème théorique. Cette étape est analogue à la méthode de l'essai-erreur⁶². Une solution provisoire est suggérée sans être préalablement déterminée, en ne sachant d'avance si elle s'avèrera adéquate ou non. Pour que sa réception soit valide au sein de la démarche scientifique, Popper spécifie toutefois qu'elle doit répondre *a priori* à un critère : il doit être possible de la critiquer⁶³. Plus précisément, d'après cette logique des sciences, la possibilité de critiquer scientifiquement une théorie repose sur la réfutabilité de celle-ci : « *If the attempted solution is open to pertinent criticism, then we attempt to refute it; for all criticism consists of attempts at refutation*⁶⁴ ». Étant donné que l'approche du rationalisme critique exclut la possibilité de justifier la vérité d'un énoncé de façon positive – par une explication fondée sur l'existence d'une source absolue du savoir par exemple –, la réfutabilité des théories est le critère de démarcation par lequel il est possible de distinguer leurs valeurs⁶⁵. Ainsi, si une solution proposée n'est pas, de par sa formulation, réfutable, elle est *de facto* rejetée comme étant non-scientifique.

⁶¹ Popper, K. R. (1972), « Two Faces of Common Sense: An Argument for Commonsense Realism and Against the Commonsense Theory of Knowledge », p. 81.

⁶² Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 90.

⁶³ Cela est une conséquence logique de la position épistémologique adoptée par Popper. Si la science n'admet aucune source ultime du savoir, elle doit nécessairement reconnaître la possibilité de remettre en cause de façon continue un élément de savoir. Voir la section 1.1.1 du présent texte.

⁶⁴ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 89.

⁶⁵ Pour de plus amples détails voir : Popper, K. R. (1968), *The logic of scientific discovery*, p. 40.

De surcroît, Popper soutient qu'une théorie scientifique présente un contenu empirique. Elle est constituée d'un ensemble de propositions qui concerne la réalité, des propositions qui doivent pouvoir être rapportées aux faits que l'on attribue à cette dernière. Cela implique qu'une solution provisoire soit réfutable sur une base particulière : celle de l'expérience. Une solution provisoire légitime doit être réfutable à partir de la correspondance avec les faits empiriques observés ou révélés par des tests : « [...] *I shall require that its logical form shall be such that it can be singled out, by means of empirical tests, in a negative sense: it must be possible for an empirical scientific system to be refuted by experience*⁶⁶ ». La réfutabilité requise par la logique de Popper impose cependant davantage aux théories scientifiques que le simple fait de présenter un contenu empirique. Afin que la réfutabilité d'une théorie puisse servir de critère de démarcation, il doit être possible de réfuter une théorie sur la base d'un (seul) fait empirique. La forme que doit prendre la solution provisoire est celle d'un système dont la cohérence logique permet non pas de la vérifier directement dans son intégralité mais plutôt de la tester par des prédictions particulières. Ainsi, selon cette logique, notre capacité à critiquer une théorie scientifique, à tenter de la réfuter, dépend primordialement de sa testabilité et de la possibilité d'observer la correspondance (ou la non-correspondance) entre ce qu'elle prédit et les faits empiriques.

La deuxième étape de la méthode des sciences que soutient Popper est la critique des solutions provisoires. C'est ce processus qui permet de rejeter ou non une solution particulière. Suite à la critique, si celle-ci est battue, une nouvelle solution provisoire doit être suggérée pour répondre au problème. Dans le cas contraire, nous devons, selon cette démarche, poursuivre nos tentatives de réfutation. Lorsqu'une solution proposée résiste aux multiples tentatives de réfutation, elle

⁶⁶ *Ibid.*, p. 41.

est acceptée temporairement comme la théorie de mise, ou du moins comme étant celle digne d'être l'objet de plus d'investigations et de discussions. Selon la logique de Popper, la solution qui, en dépit de nos tentatives, n'est pas réfutée constitue une meilleure approximation de la vérité que la théorie précédente⁶⁷. Cette méthode concorde avec une conception darwinienne de l'évolution du savoir. Selon Popper, le savoir ne résulte pas simplement de l'accumulation des connaissances mais plutôt du processus compétitif de la sélection des hypothèses et des théories : « [...] *our knowledge consists, at every moment, of those hypotheses which have shown their (comparative) fitness by surviving so far in their struggle for existence; a competitive struggle which eliminates those hypotheses which are unfit*⁶⁸ ». Il est toutefois important de souligner que cette sélection n'a rien de naturelle. Les contraintes conditionnant la compétition des théories ne sont pas choisies arbitrairement ni ne sont déterminées indépendamment de l'activité scientifique. En choisissant certains critères de sélection (le critère de démarcation) et en participant directement, par la critique, au processus de sélection, les individus prenant part à la recherche déterminent le processus de compétition auquel les théories sont soumises.

Ceci nous amène à traiter d'un certain phénomène dont cette méthode des sciences est responsable. La sélection compétitive des conjectures que celle-ci met en place favorise l'élaboration de théories présentant certaines caractéristiques. Puisque les théories sélectionnées sont celles qui ont résisté au plus grand nombre de tentatives de réfutation, celles présentant le

⁶⁷ Popper, K. R. (1972), « Two Faces of Common Sense: An Argument for Commonsense Realism and Against the Commonsense Theory of Knowledge », p. 81.

⁶⁸ Popper, K. R. (1972), « Evolution and the Tree of Knowledge », p. 261. Voir aussi : *The logic of scientific discovery* (1968), p. 108.

plus haut degré de réfutabilité, plus particulièrement un haut degré de testabilité, seront avantagées par cet environnement de compétition. De plus, étant donné que la testabilité d'une théorie augmente avec le nombre de phénomènes qu'elle décrit, cette méthode des sciences cherchera notamment à produire des théories de plus en plus englobantes, dont la portée est universelle⁶⁹. En accord avec la tendance qu'établit l'application de sa méthode des sciences, Popper attribue une plus grande valeur aux théories présentant un haut degré d'universalité : « *I suggest that whenever in the empirical sciences a new theory of a higher level of universality successfully explains some older theory by correcting it, then this is a sure sign that the new theory has penetrated deeper than the older ones*⁷⁰ ».

Cette considération à l'égard des théories est toutefois problématique. La préférence pour les théories ayant résisté à un plus grand nombre de critiques et de tests qui est établie sans que toutes sauf une soient battues, est une faute selon les critères de la logique de Popper. D'après le critère de démarcation, il est possible de réfuter une conjecture par sa non-correspondance avec les faits empiriques déterminés par le test. Son application n'implique cependant rien en ce qui concerne les conjectures non testées (mais qui peuvent l'être en théorie) et les théories testées à un moindre degré. Une solution provisoire non réfutée par la critique présente la même validité logique qu'une autre (elle aussi non réfutée) ayant été testée davantage. L'application de la méthode des sciences de Popper requiert implicitement que toute solution provisoire doit être l'objet d'un nombre maximal de tentatives de réfutations (jusqu'à sa réfutation ou jusqu'à

⁶⁹ L'on peut observer un tel phénomène dans la physique contemporaine où la communauté scientifique dédie un grand effort à l'élaboration des « théories du tout ». Sur le lien entre le degré d'universalité et le degré de testabilité d'une théorie voir: Popper, K. R. (1968), *The logic of scientific discovery*, p. 121- 123.

⁷⁰ Popper, K. R. (1972), « The Aim of Science », p. 202.

ce qu'une seule solution parmi celles proposées ne soit réfutée). La possibilité d'un tel exercice est restreinte par des contraintes réelles, le travail de la communauté scientifique ne peut être à ce point exhaustif. En dépit de ces contraintes, Popper favorise les théories présentant un haut degré de testabilité et soutient que nous savons *a priori* du test que cette caractéristique est celle d'une bonne théorie:

[I] assert that we know what a good scientific theory should be like, and—even before it has been tested—what kind of theory would be better still, provided it passes certain crucial tests. And it is this (meta-scientific) knowledge which makes it possible to speak of progress in science, and of a rational choice between theories⁷¹.

Ce savoir « méta-scientifique », légitimant la préférence à l'égard des théories présentant un haut degré de testabilité, n'est pas lui-même soumis au processus de sélection des conjectures scientifiques, aux tentatives de réfutations empiriques. Il semble être justifié positivement par la tradition des sciences. De plus, ce savoir soutenu *a priori* du test ne concorde pas avec la méthode de l'essai-erreur selon laquelle les solutions tentatives sont élaborées. Ainsi, l'utilisation d'un savoir méta-scientifique dans la logique de Popper engendre une contradiction avec la méthode des sciences qu'il propose.

1.3.2 Testabilité et société

De la même façon qu'elle se distingue de la position de Popper par sa conception du problème scientifique, la logique d'Adorno soutient une notion distincte de la critique. Le développement de la position d'Adorno sur ce sujet nécessite de poursuivre sa critique de la logique de Popper, notamment à l'égard de la méthode des sciences de ce dernier. Par la suite,

⁷¹ Popper, K. R. (1965), *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, p. 217.

nous exposerons la conception d'Adorno selon laquelle la critique dans les sciences sociales ne se réduit pas à la tentative de réfutation.

Dans la logique des sciences de Popper, la correspondance entre la théorie et la réalité est établie par les faits empiriques identifiés par le test. L'usage du test et la primauté qui lui est attribué dans cette méthode des sciences sont, selon Adorno, problématiques. Popper transpose ces pratiques de la recherche en sciences naturelles à celles des sciences sociales. Indépendamment des champs d'activité des sciences en question, il soutient une méthode scientifique unique. D'après Adorno, une telle approche fait fi de la spécificité de l'objet d'étude⁷². Plus particulièrement, il soutient que, contrairement à ce que reflète l'approche adoptée dans les sciences naturelles, les faits de la réalité sociale ne peuvent être simplement considérés pour ce qu'ils sont en apparence. Ils sont médiatisés par la société – qui est de nature conceptuelle – et ne peuvent être interprétés que dans le contexte qu'elle présente. Les actions des individus n'ont de signification que parce que des besoins et des objectifs sont établis socialement, et, bien souvent, que si l'on connaît la fonction des institutions avec lesquelles ceux-ci interagissent. La compréhension de ce en quoi consiste une grève de travailleurs, par exemple, nécessite de saisir leur insatisfaction, de savoir ce qu'est le travail rémunéré, de comprendre la fonction de l'argent, de reconnaître ce qui distingue un employé d'un patron-entrepreneur et de concevoir les rapports de pouvoir entre ceux-ci. Ultiment, la compréhension d'un tel fait social requiert celle de l'organisation sociale générale puisque c'est celle-ci qui fournit la raison de chacun des éléments

⁷² « Une méthode ne dépend pas de l'idéal méthodologique, mais de la chose. » Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 194.

impliqués dans la situation étudiée. Chaque fait social est ainsi médiatisé par la société, sans elle aucun d'eux n'a de réalité (sociale) :

Sans une conscience articulée de ce fait, aucune situation singulière ne peut être comprise de manière satisfaisante – à moins que la science ne veuille mettre sur le compte de la partie ce qui ne trouve vraiment sa place et ne peut être jugé à sa juste valeur que dans le Tout. Pas plus que la médiation par la société n'existe sans ce qui est médiatisé, sans les éléments que sont les hommes, les institutions et situations singulières, pas plus ces éléments ne peuvent-ils exister sans la médiation⁷³.

Du fait de la médiation sociale, l'objet d'étude des sciences sociales présente des caractéristiques fondamentalement différentes de celui des sciences naturelles. Contrairement à ce que l'on conçoit de la réalité physique dans la recherche des sciences de la nature, la structure de la réalité sociale n'est pas, selon Adorno, celle d'un système logique :

[...] l'objet de la sociologie, c'est-à-dire la société et des phénomènes, ne possède pas le genre d'homogénéité sur lequel pouvait compter ce qu'on appelle les sciences de la nature classiques. En sociologie, on ne peut pas progresser depuis des constatations partielles portant sur des états de choses sociaux jusqu'à la validité universelle – bien que toujours restreinte – de ces états, pas dans la même mesure du moins où l'on était habitué à le faire en déduisant de l'observation des particularités d'un morceau de plomb les particularités de tout plomb possible⁷⁴.

Une telle distinction de la structure des objets étudiés par ces types de recherche est notamment dénotée par la contradiction dont témoigne le caractère antagonique de la société⁷⁵. Puisque l'organisation sociale présente des contradictions et que c'est par elle que les faits sociaux sont

⁷³ Adorno, T. W. (2011), « Société I », p. 25.

⁷⁴ Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 420.

⁷⁵ « Ce qui est central, c'est le caractère antagonique de la société et il est escamoté par la simple généralisation ». *Ibid.* Sur la contradiction et la société voir la section 1.2.4.

médiatisés, son interprétation ainsi que la critique des théories sociales nécessite une approche qui tient compte de ses particularités :

Il existe des théorèmes sociologiques qui, en ce qu'ils formulent des remarques pénétrantes sur les mécanismes de la société à l'œuvre derrière la façade, sont pour des raisons principielles – c'est-à-dire elles-mêmes sociales –, si fortement en contradiction avec les phénomènes qu'il est impossible de les critiquer adéquatement à partir de ces derniers⁷⁶.

Conséquemment, la structure de la société contraint aussi la façon avec laquelle nous pouvons tester la théorie sociale. Elle présente un contexte d'étude qui ne se prête pas à la méthode des sciences de Popper où il est établi, par convention, qu'un seul fait empirique entrant en contradiction avec la théorie suffit à sa réfutation. Selon Adorno, en adoptant une seule méthode pour l'ensemble des sciences, la logique de Popper – tout comme l'empirisme sociologique qui découle de son application – pose inconsciemment une certaine structure à la réalité sociale⁷⁷. Elle présente, de façon injustifiée, des faits en cohérence logique avec les mécanismes qui régissent la société. L'hypothèse envers l'objet étudié qu'engendre implicitement ce choix méthodologique n'est toutefois pas démontrable :

Sans doute, aucune expérience ne serait à même de démontrer de manière concluante qu'un phénomène social [*sozial*], quel qu'il soit, dépend de la totalité, parce que le Tout, qui préforme les phénomènes tangibles, ne peut lui-même jamais entrer en ligne de compte dans des dispositifs expérimentaux particuliers [*partikular*]⁷⁸.

⁷⁶ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 197. Voir aussi : Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 420.

⁷⁷ « Si l'empirisme sociologique invoque le fait que la loi est positivement introuvable dans la réalité, il nomme involontairement un moment de l'apparence sociale de la chose ; apparence qu'il impute seulement, de manière erronée, à la méthode ». Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 424.

⁷⁸ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 199.

La démonstration d'un lien de dépendance logique entre un fait social particulier et l'organisation sociale dans son ensemble (tout comme la preuve de la cohérence logique de la structure de la réalité sociale) requiert sa connaissance totale. Nous ne pouvons obtenir une telle connaissance du « Tout » par l'entremise de tests car ceux-ci ne concernent toujours que des cas particuliers⁷⁹. En outre, si nous possédions une telle connaissance, la recherche des sciences sociales ne serait plus nécessaire ; nous connaîtrions tout de l'objet d'étude. Cela expose l'aspect purement hypothétique d'une telle représentation de la société.

La connaissance de la réalité sociale, de ce qui est désigné par le concept de société, demeure tout de même l'objectif de la sociologie. Selon Adorno, en accordant une primauté aux faits empiriques et à la testabilité de la théorie, l'approche « critique » de Popper s'écarte du moyen par lequel cette connaissance est possible :

Si ce genre de critique vise une réduction à de prétendus faits et une dilution complète de la pensée au profit de ce qui est observé, alors le desideratum formulé par Popper ravalerait la pensée au rang d'une hypothèse et priverait la sociologie du moment anticipatif qui en fait essentiellement partie⁸⁰.

Adorno soutient que si la méthode de Popper est réellement celle de l'essai-erreur et que le test est le seul moyen permettant de sélectionner les solutions les plus probables, elle réduit l'activité de la pensée à celle de la formulation d'hypothèses effectuée sans égard particulier à l'objet d'étude. Lorsqu'idéalisé comme étant le seul moyen d'établir la correspondance avec la réalité,

⁷⁹ Souvent, il est question de cas limite choisis pour contrôler les conditions initiales de la prédiction théorique ou bien d'un cas où la théorie prédit un phénomène particulier pouvant être observé (un anneau d'Einstein, par exemple). Au mieux, on pourrait postuler pouvoir se rapprocher de la connaissance totale d'un objet par une série infinie de tests. Cette possibilité est toutefois irréalisable en pratique, nous n'avons pas la capacité d'effectuer une quantité infinie de tests.

⁸⁰ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 197.

le test remplace l'exercice de la pensée qui, seul, peut entreprendre la compréhension du réel. C'est « l'anticipation », le « jeu »⁸¹, effectuée par le travail conceptuel qui présente la seule possibilité d'une correspondance entre la connaissance et l'objet d'étude. Le test, même s'il est un outil utile de la recherche scientifique⁸², ne peut substituer le travail de la pensée. La méthode qui relègue au test l'effort de la pensée demeure aveugle aux hypothèses qu'elle oppose à la réalité. Ces considérations sont d'autant plus significatives dans l'étude d'un objet ne présentant pas une cohérence logique entre les faits qu'il expose et ses véritables mécanismes. Selon Adorno, il est impératif que la recherche empirique de la société distingue « l'apparence » de « l'essentiel » :

« Des réflexions hautement fondamentales et relevant de la théorie de la société nous amènent à maintenir cette différence entre essence et apparence, taboue pour l'empirisme officiel. [...] "Essence" et "apparence" ne sont pas des contes de fées des temps anciens, mais trouvent leur condition dans la structure fondamentale d'une société qui nécessairement produit son propre voile⁸³ ».

Une prépondérance du test dans la méthode des sciences risque de restreindre le domaine de la recherche à ce qui est apparent. L'essence de la société est voilée par son apparence contradictoire, une situation qui contribue à la reproduction de l'organisation sociale. Le moment anticipatif, le jeu conceptuel, est donc nécessaire pour tenter de saisir ce qu'elle est véritablement.

⁸¹ Expression utilisée par Adorno dans *Dialectique négative* : « Face au règne total de la méthode, la philosophie contient comme correctif le moment du jeu que la tradition de sa scientification voudrait lui retirer. [...] La pensée non naïve sait combien peu elle atteint ce qui est pensé et doit toujours pourtant parler comme si elle le possédait complètement ». (2003), *Dialectique négative*, p. 25.

⁸² Adorno ne s'oppose pas systématiquement à l'approche empirique des sciences sociales. Le test permet, en effet, de révéler certains aspects de l'objet social, mais, sous le modèle du système, les faits sociaux subissent de nombreuses déformations. Voir : Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 413.

⁸³ Adorno, T. W. (2016), « Théorie de la société et recherche empirique », p. 441.

Afin de compléter la critique émise par Adorno, il convient d'étudier si, en effet, la méthode des sciences de Popper conserve ou non la possibilité d'un « moment anticipatif ». À cet égard, il semble pertinent de rappeler que Popper affirme savoir *a priori* du test ce à quoi ressemble une bonne théorie. Ce savoir « méta-scientifique » indique que les solutions tentatives proposées ne sont pas des « essais » entièrement inconditionnés mais qu'elles sont élaborées sous l'influence de certaines préoccupations. Cette connaissance ne révèle toutefois pas un « moment anticipatif » car elle ne concerne pas directement l'objet étudié mais présente plutôt des critères généraux permettant de qualifier la performance des théories soumises à la méthode des sciences de Popper, le haut degré de testabilité en étant un exemple. Alternativement, ce savoir méta-scientifique présente implicitement l'hypothèse que la structure de la réalité est celle d'un système logique où les faits apparents sont ordonnés par des « lois » selon une cohérence logique. Cette hypothèse pourrait, ou a pu historiquement, constituer un « moment anticipatif » par lequel l'on cherche à saisir les phénomènes de la réalité. Toutefois, dans le cadre des sciences sociales, elle ne présente pas un tel moment, non pas parce qu'elle est alors erronée – rien ne garantit la vérité de ce que l'on produit du « jeu » conceptuel – mais plutôt car il n'y a pas de « jeu » conceptuel à proprement parler. Cette supposition est attribuée à la réalité sociale par l'unicité de la méthode des sciences et la transposition des pratiques des sciences naturelles à celles des sciences sociales. Le « moment anticipatif » ne peut être réalisé par l'existence d'une hypothèse corollaire à des questions méthodologiques ; il provient de l'acte pensé par lequel un concept est porté à la réalité. Si l'on ne peut exclure toute possibilité d'un tel moment dans la méthode des sciences de Popper, l'on constate tout de même que celle-ci impose et priorise certains critères conceptuels dans l'élaboration des théories sans que ceux-ci concernent directement l'objet d'étude.

1.3.3 La critique en sciences sociales

L'usage du test n'est pas le seul point sur lequel Adorno s'oppose à la méthode des sciences de Popper. En accord avec sa critique du problème théorique comme point de départ de l'activité scientifique, Adorno soutient que la tentative de réfutation n'est qu'une critique immanente à la recherche théorique⁸⁴. Reprenant les énoncés d'Hegel sur le jugement du concept, Adorno développe ce en quoi consiste l'exercice critique : « les prédicats *bon, mauvais, vrai, beau, juste*, etc., expriment que la chose est mesurée à l'aune de son concept universel, compris comme le devoir-être qui est par excellence présupposé, et qu'elle concorde avec ce concept ou pas⁸⁵ ». L'auteur souligne ainsi que la critique étant une occurrence du jugement, elle n'a de sens qu'à l'aune d'un idéal associé à l'objet, un idéal présupposé ou établi par certaines normes. Dans le cas de la critique employée par la méthode des sciences de Popper, l'idéal qui lui est sous-jacent est celui de la correspondance entre la théorie et les faits empiriques telle que le test permet de l'établir (en assumant une cohérence logique à la structure de l'objet). Cet idéal concerne principalement la validité de la théorie telle qu'elle est définie par des critères conceptuels. Il motive une critique qui est davantage portée au conceptuel qu'à l'objet de la réalité.

Dans sa logique adaptée aux sciences sociales, Adorno présente une conception élargie de la critique, une critique qui n'est pas seulement immanente à la théorie. De par sa nature conceptuelle, puisqu'elle est constituée par des sujets, il est possible de critiquer la société, en

⁸⁴ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 198.

⁸⁵ Hegel, G. W. F. (1981), *Science de la logique*. 2, 2, p. 144. (La présente traduction est celle présentée dans Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 198.)

tant que telle, en considérant l'idéal qui lui est associé. L'on peut, par exemple, critiquer l'organisation sociale actuelle qui cause de multiples iniquités entre les individus en invoquant un modèle de société plus juste où celles-ci sont absentes. Ce type de critique n'est possible que lorsqu'elle porte sur un objet assujéti à un idéal, c'est-à-dire un objet conceptuel. La réalité physique, ce qu'elle est en soi, n'est pas soumise à un idéal que l'on pourrait concrétiser. L'activité qui consisterait à porter une critique envers les phénomènes décrits par la loi de la gravité en invoquant l'idéal, par exemple, de la répulsion des corps présente un aspect comique. Nous pouvons critiquer notre conception des phénomènes physiques (critiquer les représentations conceptuelles que nous leur attribuons) mais l'apposition d'un idéal exprimant ce que devrait être la réalité physique s'apparente davantage à un moment de fantaisie qu'à une critique. Nous ne déterminons d'aucune façon ce que ces phénomènes sont en soi.

Cette distinction entre la réalité sociale et la réalité physique est majeure pour Adorno puisque la méthode doit correspondre à l'objet d'étude : « Dans la méthode, la chose doit nécessairement être appréciée en fonction du poids qui est le sien, sinon la méthode la plus raffinée ne vaut rien. Or cela n'implique rien de moins que ceci : dans la figure de la théorie doit nécessairement apparaître celle de la chose⁸⁶ ». Puisqu'un idéal peut être associé à la société, que le concept de société est indicatif de ce qu'elle devrait être, une théorie en sciences sociales doit en faire part. Plus particulièrement, une méthode adéquate pour les sciences sociales doit utiliser une critique qui ne se limite pas aux énoncés de la théorie et aux impératifs méthodologiques, une critique qui est portée à l'objet (conceptuel) : « Pour que ses concepts puissent prétendre à être vrais,

⁸⁶ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 200.

une sociologie critique est, selon l'idée qu'elle se fait d'elle-même, nécessairement du même coup une critique de la société [...]»⁸⁷.

Selon Adorno, puisqu'elle comporte celle de la société, la critique en sciences sociales n'est pas transcendantale. Étant donné que la société englobe l'ensemble de la réalité sociale, la critique sociale lui est immanente. Cette logique soutient notamment que, puisqu'elle émane de l'objet auquel elle se porte, la critique est soumise à elle-même : « La démarche de la critique s'expose elle-même à une critique permanente, à la fois selon ses présupposés généraux, son appartenance à la société existante, et selon ses jugements concrets⁸⁸ ». En contraste avec la méthode des sciences de Popper où la critique se limite aux théories proposées, l'autoréflexivité de la critique est une caractéristique fondamentale de l'approche soutenue par Adorno. Selon cette démarche, la critique en sciences sociales est ultimement portée à elle-même via une critique qui contextualise le rôle des sciences (et de la critique) dans l'organisation sociale⁸⁹. Cette particularité de la théorie critique s'applique tout autant au sujet d'étude du présent mémoire ; l'étude critique des logiques des sciences doit aussi présenter une critique de leurs rapports avec le contexte social⁹⁰.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Adorno, T. W. (1986), « Critique de la culture et société », p. 18 ; Sur cet aspect voir aussi : Adorno, T. W. (2003), « Notes sur la pensée philosophique », p. 164.

⁸⁹ L'œuvre *Théorie traditionnelle et théorie critique* de Max Horkheimer constitue un exemple d'une telle critique.

⁹⁰ Cela est précisément ce que nous développerons au second chapitre de ce mémoire, où nous comparerons les logiques des sciences sur ce rapport.

1.3.4 La critique en tant que savoir sociologique

La notion de critique qu'adopte Adorno a une incidence directe sur la méthode des sciences qu'il préconise. Une méthode qui régit l'usage de la critique et qui n'est pas elle-même soumise à celle-ci n'est pas compatible avec la pratique d'une critique sociale autoréflexive. Si la critique doit pouvoir être portée tant au système social qu'à la méthode scientifique, elle ne peut être contrainte à une fonction prédéterminée par l'une ou l'autre de ces instances. La notion de critique que soutient Adorno n'est réalisable que si elle n'est pas sujette à la réglementation d'une méthode : « La pensée non réglementée a une affinité élective avec la dialectique qui en tant que critique du système, rappelle ce qui serait en dehors du système ; et la force que libère le mouvement dialectique dans la connaissance est celle qui s'érige contre le système⁹¹ ». Plutôt, la seule détermination de la critique doit provenir de l'objet auquel elle est portée ; de l'idéal du concept, de ce que devrait être, par exemple, la méthode des sciences ou l'organisation sociale en dehors des systèmes réifiés qu'ils représentent (respectivement, celui par lequel les théories adéquates sont produites et celui régissant la vie sociale).

En d'autres termes, le rôle de la critique sociale n'est pas tant la réfutation de la théorie à l'égard de ce qui est que, plutôt, la dénonciation de ce qui est. Elle est employée pour « dévoiler » ce qu'est la réalité derrière son apparence et pour la confronter à ce qu'elle devrait être. Cette tâche ne peut pas être accomplie par l'application d'une méthode générale des sciences mais doit être réalisée en considérant l'objet étudié, ce qu'il est en particulier, et en tenant compte du mécanisme par lequel sa réalité concrète est dissimulée :

La théorie qu'élabore la pensée critique ne travaille pas au service d'une réalité déjà donnée, elle en dévoile seulement la face cachée. Avec quelque exactitude que l'on tente,

⁹¹ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 45.

à tout instant, de déceler ce que la théorie conserve d'erroné et d'obscur, et quelque sanction que puisse entraîner toute erreur commise, l'orientation générale de cette tentative, l'activité intellectuelle même en quoi elle consiste d'abord, ne peut être confirmée par le simple bon sens ni s'appuyer sur l'habitude – même si elle apparaît comme prometteuse de succès⁹².

En révélant la réalité dissimulée de l'objet et son écart avec l'idéal lié à au concept, la critique participe activement à la description de l'objet. C'est ainsi qu'Adorno affirme qu'il existe un lien étroit entre la critique en sciences sociales et la connaissance sociologique⁹³. Plus particulièrement, puisque la connaissance immédiate de l'objet est celle de son apparence, la critique doit développer et exposer son concept afin de confronter sa réalité concrète. La critique sociale concourt ainsi au « déploiement » du concept de société ; par la conception théorique de la société qu'elle présente, elle participe à sa définition :

Puisqu'on ne peut définir la "société" à la manière d'un concept qui obéirait à la logique courante, ni la démontrer de manière "déictique", tandis qu'il est indéniable que les phénomènes sociaux [*sozial*] réclament avec urgence le concept de société, l'organe de ce concept doit être la théorie. Seule une théorie de la société, une fois intégralement développée, pourrait dire ce qu'est la société⁹⁴.

Du fait que la critique sociale est constitutive du savoir et qu'elle n'est pas encadrée par une procédure prédéterminée, la « méthode » qu'Adorno conçoit dans sa logique des sciences se résume à la pratique de la critique en tant que critique de la connaissance. Le contraste que présente la comparaison entre une telle méthode et celle de Popper (qui généralement correspond à celle adoptée dans la recherche expérimentale en général) est dénoté par Adorno

⁹² Horkheimer, M. (1996), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, p. 50.

⁹³ « La connaissance sociologique, c'est, dans les faits, une critique. » Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 197. De cet énoncé l'on peut dériver la signification de l'appellation « théorie critique » ; la connaissance sociologique est à la fois « théorie » et « critique ».

⁹⁴ Adorno, T. W. (2011), « Société I », p. 25.

dans le témoignage de son expérience de la recherche expérimentale aux États-Unis : « [C]e qui m'inquiétait bien plus était un problème méthodologique fondamental – le mot « méthode » pris dans son sens européen de critique de la connaissance, plus que dans son sens américain où *methodology* désigne pour ainsi dire les techniques pratiques d'enquêtes⁹⁵ ».

Finalement, nous pouvons exposer de quelle façon cette méthode répond adéquatement, de par sa forme, au problème qu'Adorno identifie comme point de départ de la recherche en sciences sociales. Tel que nous l'avons vu précédemment, le problème que pose la société est à la fois concret et conceptuel ; concrètement, son organisation met en péril les individus qui la composent et, au plan conceptuel, la domination sociale entre en contradiction logique avec la notion de société. Toutefois, selon la logique d'Adorno, puisque nous appréhendons la réalité par le concept, la résolution du problème requiert d'abord sa connaissance conceptuelle. C'est ainsi que la critique joue un rôle déterminant : « Si la société était mise à jour en tant que société close, et pour cette raison système irréconciliable avec les sujets, elle leur apparaîtrait trop douloureuse si tant est qu'ils restent encore sujets⁹⁶ ». La réalisation d'une solution au problème (concret et conceptuel) de la société nécessite avant toute chose que les individus réalisent son état problématique. D'après Adorno, s'ils possédaient une telle connaissance de la société, ils ne pourraient continuer à entretenir volontairement un système organisé à leurs dépens. Par le dévoilement de la réalité de la société et le déploiement de son concept, c'est précisément à ce type de connaissance que contribue la critique sociale.

⁹⁵ Adorno, T. W. (2003), « Recherches expérimentales aux États-Unis », p. 270.

⁹⁶ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 36.

2 Logiques des sciences et réalité sociale

La présentation que nous avons faite jusqu'à maintenant des logiques des sciences fut principalement dédiée aux positions épistémologiques qu'elles adoptent. Ces postures théoriques nous permettent de cerner de quelles façons ces logiques conçoivent la recherche en sciences sociales. Ce traitement demeure toutefois partiel et ne suffit pas à décrire l'ensemble des enjeux soulevés dans le *Positivismusstreit*. La recherche scientifique présente aussi, en tant qu'objet de la réalité sociale, un rapport avec la société. Popper et Adorno ont des visions différentes du rapport qui doit exister entre la recherche scientifique et son contexte social. En effet, le débat que suscitent ces logiques semble étroitement lié à une confrontation sous-jacente impliquant différentes attitudes à l'égard de la réalité sociale :

[...] M. Popper caractérisait la différence qui prévaut entre nos positions respectives dans les termes que voici : il croit, lui, que nous vivons dans le meilleur des mondes qui aient jamais existé et moi, non. [...] je ne considère pas qu'il s'agit là d'une opposition entre deux points de vue, mais d'une opposition qu'il est possible de trancher⁹⁷.

Ainsi, l'étude de la dimension sociale des logiques, en particulier de l'activité scientifique qu'elles prônent, promet de déterminer la nature de leurs différences et contribuera à leur évaluation comparative. Plus précisément, nous chercherons à savoir si ces logiques présentent une conception critique du rapport existant entre l'activité scientifique et son contexte social ou si elles demeurent aveugles au rôle social de l'activité scientifique.

Cet angle d'analyse est toutefois sujet à une critique imminente ; il s'accorde avec la logique d'Adorno prônant que la critique de la méthode des sciences sociales doit notamment être une

⁹⁷ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 207- 208. La divergence des positions politiques soutenues par les deux partis du débat est aussi soulignée par Popper dans : (1970), « Reason or Revolution? », p. 291-292.

critique de la société alors que le rationalisme critique ne présente pas un tel objectif. En effet, en déterminant la méthode des sciences, la logique de Popper circonscrit l'activité scientifique et la distingue de celles qui sont non-scientifiques. Puisque la critique sociale n'est pas fondée sur cette méthode, elle est *a priori* exclue de l'activité scientifique. En dépit de cela, l'activité scientifique décrite par Popper présente nécessairement une réalité sociale. Cette réalité est dénotée tant par l'application (concrète) de sa méthode que par la tâche qu'il attribue aux sciences sociales. En outre, le rapport qui existe entre la recherche et l'organisation sociale est explicité par Popper lorsqu'il défend sa théorie sociale en soutenant qu'elle est en accord avec sa théorie des sciences⁹⁸. L'étude de la dimension sociale de l'activité scientifique promue par les logiques des sciences est ainsi tout autant pertinente pour l'analyse du rationalisme critique. Quant à lui, le rapport qu'entretient la logique des sciences d'Adorno entre l'activité scientifique et son contexte social repose essentiellement sur la nature sociale de la critique. Ce rapport est notamment exposé par les critiques qu'Adorno porte à l'égard de certaines positions épistémologiques, entre autres celles soutenues par la théorie des sciences de Popper.

Afin de faciliter l'analyse de la dimension sociale des logiques, nous débuterons par la présentation des éléments de la logique de Popper qui font part de cette dimension de l'activité scientifique. Dans cette tâche, l'usage de la notion d'objectivité est particulièrement évocateur puisque, fondamentalement, l'objectivité est la qualité de ce qui correspond véritablement à l'objet (pour ce qu'il est en soi). L'objectivité des sciences sociales évoquée par la logique de Popper est indicative, non seulement d'une certaine conception de la réalité sociale, mais aussi du rapport que l'activité scientifique doit entretenir avec cette réalité. Dans la présentation de sa

⁹⁸ *Ibid.*

logique, Popper traite à deux reprises du concept d'objectivité ; lorsqu'il précise ce qu'est « l'objectivité scientifique » et lorsqu'il expose la méthode de la « compréhension objective ». La logique d'Adorno présente des oppositions à l'égard de chacun de ces usages, des critiques qui soulignent l'incidence de ces positions épistémologiques sur le rapport existant entre l'activité scientifique et l'organisation sociale.

2.1 L'objectivité scientifique

Dans l'exposition de sa logique, Popper précise la notion d'objectivité scientifique que fait valoir sa théorie en s'opposant à la conception selon laquelle celle-ci dépend de l'objectivité du chercheur⁹⁹. D'après lui, la notion d'objectivité qui nécessite de faire abstraction de la subjectivité de l'individu repose tout simplement sur une impossibilité : « [...] *we cannot rob the scientist of his partisanship without also robbing him of his humanity, and we cannot suppress or destroy his value judgments without destroying him as a human being and as a scientist*¹⁰⁰ ». Il soutient plutôt que l'objectivité, dans les sciences naturelles tout comme dans les sciences sociales, est fondée par une tradition critique qui permet de critiquer un dogme dominant :

*What may be described as scientific objectivity is based solely upon a critical tradition which, despite resistance, often makes it possible to criticize a dominant dogma. To put it another way, the objectivity of science is not a matter of the individual scientists but rather the social result of their mutual criticism, of the friendly-hostile division of labour among scientists, of their co-operation and also of their competition. For this reason, it depends, in part, upon a number of social and political circumstances which make this criticism possible*¹⁰¹.

⁹⁹ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 95.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 97.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 95.

Essentiellement, Popper définit l'objectivité scientifique comme le résultat de l'application de la méthode des sciences, le résultat d'un processus qui requiert un ensemble de circonstances sociales : la présence de certaines institutions et une division du travail au sein de la communauté scientifique permettant la compétition et la collaboration des chercheurs. L'objectivité est le résultat social du travail par lequel les scientifiques sont amenés à critiquer mutuellement leurs théories. Selon Popper, c'est par une telle organisation du travail scientifique qu'il est possible, à long terme, d'éliminer l'influence particulière de l'environnement social ou idéologique agissant sur le chercheur¹⁰².

Cette définition de l'objectivité est toutefois suspecte. Elle présente la même insuffisance que celle soulevée par la critique d'Adorno à l'égard de la méthode des sciences de Popper : en priorisant certains critères conceptuels, elle ne tient pas compte de l'objet. La logique qui définit l'objectivité comme le « résultat » de l'application de sa méthode confond la désignation de ce qui est le propre de l'objet étudié avec la validation qu'elle accorde à la théorie qui respecte certains critères. Pis encore, une telle définition de l'objectivité dénote un aveuglement total envers ce que peut être l'objet au-delà de la détermination de la méthode. Selon cette conception, la méthode des sciences est à la fois le moyen et la fin de l'activité scientifique ; effectivement, la connaissance qui est recherchée est celle dérivée de la méthode. Malgré la tradition critique qu'évoque Popper, une telle conception de l'objectivité semble, en travestissant la désignation de ce qui est le propre de l'objet, être fondée sur un dogme, voire une idéologie. La possibilité même pour Popper de réconcilier ces deux conceptions de l'objectivité est problématique. L'argument qui soutiendrait que la méthode est précisément ce qui mène à la connaissance

¹⁰² *Ibid.*, p. 96.

objective (véritable) de l'objet irait à l'encontre de la logique de Popper ; il constituerait une justification positive de la méthode. La méthode ainsi conçue représenterait non pas une source absolue du savoir mais un outil garantissant la validité du savoir.

D'autre part, cette définition de l'objectivité est méfiante de la capacité de l'individu, en sa qualité de sujet, à saisir la réalité. En soutenant que l'objectivité résulte du travail organisé, de l'effet accumulé de la compétition et des institutions de la science, une telle logique réduit la faculté du sujet à l'application de la méthode. Selon Adorno, cette conception de l'objectivité est aussi problématique pour cette raison. Fondamentalement, la théorie est un produit de la conscience du sujet. Au-delà de la méthode qui participe à son élaboration, la description théorique de l'objet, son concept, n'a de sens que parce qu'il est appréhendé par la conscience individuelle : « L'universel ne se laisse absolument pas appréhender par le sujet autrement que dans le mouvement de la conscience humaine individuelle. Si l'individu était coupé (*coupiert*), il n'en surgirait pas un sujet élevé, débarrassé des impuretés de la contingence, mais seulement un sujet exécutant sans conscience¹⁰³ ».

En dépit de ces défauts, la définition de l'objectivité que soutient Popper révèle la dimension sociale de l'activité scientifique décrite par sa logique. Les conditions sociales nécessaires à l'application de la méthode des sciences représentent l'essentiel du rapport entre la recherche et son contexte social. Popper expose ces conditions lorsqu'il précise la nature sociale de l'objectivité :

Objectivity can only be explained in terms of social ideas such as competition (both of individual scientists and of various schools); tradition (mainly the critical tradition);

¹⁰³ Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 63.

*social institution (for instance, publication in various competing journals and through various competing publishers; discussion at congresses); the power of the state (its tolerance of free discussion)*¹⁰⁴.

Bien que Popper soutienne à juste titre que l'application de la méthode scientifique nécessite ces éléments de la réalité sociale, la dépendance de l'activité scientifique envers l'organisation sociale est beaucoup plus significative que ce qu'il ne le fait paraître. Les éléments constitutifs de « l'objectivité » sont considérés en dehors du contexte qui leur est propre. Le travail du chercheur tout comme l'existence des institutions sociales nécessaires à l'activité scientifique n'est lui-même possible que grâce à l'organisation générale de la société, notamment en raison de la division du travail comme mode de fonctionnement¹⁰⁵. Ce n'est que par l'organisation des différentes sphères d'activité de la société que les ressources matérielles, humaines et financières nécessaires à l'activité scientifique lui sont disponibles. L'attribution de ces ressources étant déterminée socialement (selon des enjeux politiques ou économiques), la possibilité même de l'activité scientifique (et non seulement l'application de sa méthode) dépend de l'organisation sociale dans son ensemble.

L'activité scientifique qui n'est pas pleinement consciente de son rapport à l'organisation sociale peut difficilement en être critique. La logique qui réduit la dimension sociale de l'activité scientifique à l'existence de certaines institutions ne peut concevoir l'influence sociale à laquelle

¹⁰⁴ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 96.

¹⁰⁵ Horkheimer soulève ce fait lorsqu'il commente la conception traditionnelle de l'activité scientifique (à laquelle correspond celle de Popper) : « La conception traditionnelle de la théorie est tirée par abstraction de l'activité scientifique, telle qu'elle s'accomplit à un niveau déterminé, dans le cadre de la division du travail. Elle correspond à l'activité propre du savant – qui s'exerce en parallèlement à toutes les autres activités que comporte la vie sociale, sans que la relation organique entre les diverses formes d'activité apparaisse immédiatement à l'évidence. » (1996), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, p. 26.

celle-ci est soumise (voire celle à laquelle elle est elle-même soumise). Le manque d'un rapport critique avec la société est notamment entretenu par la logique de Popper via les contraintes qu'il impose à l'usage de la critique. Afin de limiter l'exercice critique à la tentative de réfutation empirique, Popper détermine les pratiques caractéristiques de l'activité scientifique :

In a pertinent critical discussion we may distinguish such questions as: (1) The question of the truth of an assertion; the question of its relevance, of its interest and of its significance relative to the problems in which we are interested. (2) The question of its relevance and of its interest and of its significance for various extra-scientific problems, for example, problems of human welfare or the quite differently structured problems of national defence; or (by contrast) of an aggressive nationalist policy; or of industrial expansion; or of the acquisition of personal wealth¹⁰⁶.

Cette exigence évacue toute discussion critique de la société de l'activité scientifique ; seuls les propos en lien avec des « questions de vérité » sont jugés légitimes. La même procédure est appliquée aux valeurs permettant l'évaluation de ces propos. La vérité, la précision et la simplicité de la théorie sont des valeurs jugées nécessaires à l'activité scientifique alors que des valeurs comme le bon, le beau et le juste sont, par exemple, exclues du jugement scientifique selon la logique de Popper. D'après Adorno, cette contrainte est d'autant plus artificielle que l'objet étudié par les sciences sociales (la société) ne peut être séparé de l'idéal associé à son concept :

La société – que la sociologie vise, après tout, à connaître si elle veut être plus qu'une simple technique – ne se cristallise qu'autour de la conception d'une société juste [*richtig*]. Or ce n'est pas sur un mode abstrait, en invoquant une prétendue valeur, que celle-ci doit être mise en contraste avec celle qui existe ; elle jaillit au contraire de la critique [...]¹⁰⁷.

¹⁰⁶ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 96.

¹⁰⁷ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 205.

Son étude requiert précisément d'évaluer la réalité concrète par rapport au principe normatif le définissant, ce qui nécessite un apport critique. Considérant cette réalité de la recherche en science sociales, les mesures établies par Popper afin de séparer les intérêts « scientifiques » de ceux « non-scientifiques » constituent un effort concret qui détourne l'activité scientifique de son objet. Cet effort étant nécessaire à la conservation de la tradition scientifique envisagée par Popper, il est érigé comme une tâche de la science :

And although it is impossible to separate scientific work from extra-scientific applications and evaluations, it is one of the tasks of scientific criticism and scientific discussion to fight against the confusion of value-spheres and, in particular, to separate extra-scientific evaluations from questions of truth¹⁰⁸.

Toutefois, en excluant la critique sociale de sa tâche et en entretenant une conception autarcique de la science, l'activité scientifique n'est pas en mesure d'être critique, voire consciente, de la fonction sociale qu'elle accomplit. Le rapport entre l'activité scientifique et la société est ainsi unilatéralement déterminé ; la recherche devient un produit de l'organisation sociale, par lequel, celle-ci se perpétue :

Le savant et sa science sont intégrés à l'appareil social, les résultats positifs du travail scientifique sont un facteur d'autoconservation et de reproduction permanente de l'ordre établi, et peu importe l'interprétation que la science peut élaborer d'elle-même à ce sujet. Elle doit seulement correspondre à son "concept", c'est-à-dire fabriquer de la théorie, dans le sens qui vient d'être exposé¹⁰⁹.

¹⁰⁸ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 97.

¹⁰⁹ Horkheimer, M. (1996), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, p. 25. Le détail de cette fonction sociale est développé à la section suivante.

2.2 La tâche de la science et la « compréhension objective »

Un second élément de la logique de Popper est particulièrement indicatif du rapport qu'elle promeut entre l'activité scientifique et son contexte social : la tâche des sciences sociales. Alors que la définition de l'objectivité soutenue par Popper dénote un rapport non-critique, la tâche qu'il attribue aux sciences sociales est indicative de leur fonction sociale. Bien qu'en apparence la tâche des sciences explicite elle-même cette fonction, l'aveuglement de la logique de Popper à l'égard de l'objet social compromet l'identification du rôle social des théories scientifiques qu'elle promeut. Avant d'entamer l'analyse critique de la tâche que Popper associe aux sciences sociales et d'exposer ce qu'est véritablement, selon Adorno, leur fonction sociale – ce à quoi la prochaine section sera dédiée –, il est nécessaire de développer celle-ci.

La tâche que Popper assigne, de façon générale, à la recherche scientifique peut être déduite du problème scientifique ; elle consiste à élaborer des solutions théoriques qui permettent de rétablir la correspondance entre notre savoir et les faits empiriques reconnus. De façon plus concrète, celle-ci est de fournir des explications satisfaisantes aux phénomènes de la réalité¹¹⁰. Toutefois, en ce qui concerne plus particulièrement la recherche en sciences sociales, Popper exprime cette tâche de la façon suivante : « *The task of describing th[e] social environment (that is, with the help of explanatory theories [...]) is the fundamental task of social science*¹¹¹ ». Cette

¹¹⁰ Popper, K. R. (1972), « The Aim of Science », p. 191.

¹¹¹ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 101- 102.

description ne saurait être complète puisqu'elle repose essentiellement sur ce que l'on conçoit par « l'environnement social »¹¹².

Selon Popper, l'environnement social de l'individu est composé d'autres individus et d'institutions. Il s'oppose ainsi à la logique d'Adorno qui identifie cet environnement par le concept du « Tout » (social). Selon lui, les « touts » qui sont l'objet d'étude de certaines recherches en sciences sociales – il est question notamment des notions de groupes, de classes et de la société – sont naïvement conçus comme des objets empiriques alors qu'ils ne sont qu'en réalité des postulats théoriques¹¹³. Popper accorde plutôt, par analogie, le statut d'objets empiriques aux institutions. Il soutient que ce sont elles qui déterminent le caractère de ce qui est social et qui, ainsi, sont constitutives de l'ensemble de l'environnement social de l'individu :

*These social institutions determine the peculiarly social character of our social environment. These social institutions consist of all the social realities of the social world, realities which to some extent correspond to the things of the physical world. A grocer's shop or a university institute or a police force or a law are, in this sense, social institutions. Church, state, and marriage are also social institutions, as are certain coercive customs [...]*¹¹⁴.

Selon cette description, les institutions sont à la fois l'objet social avec lequel l'individu interagit et ce qui détermine, contextuellement, cette interaction.

¹¹² L'on peut argumenter que la qualification de cet environnement fasse lui-même partie du travail des sciences sociales. C'est notamment le cas pour la logique d'Adorno où la connaissance de l'environnement social, ce qui est désigné par la « société », nécessite le déploiement de son concept par la théorie (section 1.3.4).

¹¹³ Popper, K. R. (1965), *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, p. 341.

¹¹⁴ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 103-104.

En identifiant les institutions comme les éléments constitutifs de l'environnement social, Popper précise ainsi ce qu'est la tâche des sciences sociales :

*It is the task of social theory to explain how the unintended consequences of our intentions and actions arise, and what kind of consequences arise if people do this or that or other in a certain social situation. And it is, especially, the task of the social sciences to analyse in this way the existence and the functioning of institutions [...]*¹¹⁵.

Selon cette logique, la description théorique de l'environnement social porte principalement (sinon entièrement) sur les interactions entre les individus et les institutions. La tâche des sciences sociales se résume donc à l'étude du fonctionnement des institutions et à l'explication des effets inattendus résultant des actions individuelles entreprises par leur entremise. Bien que Popper circonscrive ainsi l'activité des sciences sociales à la description théorique, il affirme par ailleurs que celle-ci pourrait mener à une théorie de la création et du développement des institutions, ce qu'il désigne par « *piecemeal social engineering* » (l'ingénierie sociale à la pièce)¹¹⁶. Ce type de théorie dénote plutôt d'une approche technologique – une approche centrée sur les problèmes pratiques des sciences sociales –, mais aurait comme utilité de nous aider dans l'identification des problèmes purement théoriques¹¹⁷.

Cette tâche que Popper attribue aux sciences sociales présente un rapport évident entre l'activité scientifique et son contexte social ; la recherche contribue à la compréhension des institutions et aux phénomènes sociaux qui y sont liés. Toutefois, afin d'élucider, au-delà de son apparence, le rôle social de la recherche que promeut cette logique, il est particulièrement à propos

¹¹⁵ Popper, K. R. (1965), « Towards a Rational Theory of Tradition », p. 125.

¹¹⁶ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 104. Sur l'ingénierie sociale à la pièce, voir : Popper, K. R. (2002), *The poverty of historicism*, p. 53-61.

¹¹⁷ Popper, K. R. (2002), *The poverty of historicism*, p. 54.

d'analyser la notion d'objectivité que cette tâche présente. Popper précise une telle notion lorsqu'il traite de la forme que doit prendre la description théorique de la réalité sociale, celle en accord avec la *méthode* de « la compréhension *objective* » (aussi appelée « logique situationnelle»). Cette méthode d'analyse inspirée de la recherche en sciences économiques consiste à étudier les actions des individus selon la situation sociale où ils se trouvent ; elle cherche à déterminer de quelle façon leurs actions correspondent (objectivement) à la situation¹¹⁸. Elle permettrait, selon Popper, de faire de la sociologie une science autonome qui ne nécessite pas le recours à la psychologie et, ainsi, d'élaborer des théories descriptives sans faire usage des éléments subjectifs ou psychologiques de l'individu. Plutôt que de représenter l'action de l'individu par une perspective subjective, la logique situationnelle cherche à expliquer celle-ci par les savoirs et les buts pouvant être déduits de la situation sociale. Par exemple, la situation où un individu entreprend le magasinage d'un bien admet un certain savoir des prix auxquels les détaillants le vendent et l'objectif de la minimisation du coût de l'achat. De cette façon, la méthode de la compréhension objective permet d'élaborer une description qui est applicable à tout individu sans que celle-ci soit subjective. Popper désigne notamment une telle démarche par l'*individualisme méthodologique*¹¹⁹.

Avant de développer la critique sociale qu'Adorno soutient à l'égard d'une telle conception de la tâche des sciences sociales, nous observons certaines lacunes chez cette dernière. Tout d'abord, l'objectivité dont il est question dans la méthode de la compréhension objective ne désigne pas, encore une fois, l'objet étudié mais résulte de critères conceptuels que l'on impose

¹¹⁸ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 102.

¹¹⁹ Popper, K. R. (2002), *The poverty of historicism*, p. 126.

à la théorie dite objective. Outre cette conception fautive de l'objectivité (dont les conséquences ont été abordées à la section précédente), la description faite par Popper de l'objet d'étude des sciences sociales, « l'environnement social », est problématique. Selon cette représentation, ce sont les institutions et non l'organisation générale de la société qui sont responsables de la médiation des faits de la réalité sociale. C'est notamment ainsi que l'on prétend pouvoir déduire l'action de l'individu de « la situation » ; cette méthode ne conçoit que l'action correspondant à l'usage *convenu* des institutions. La théorie sociale que supporte la logique de Popper demeure superficielle. Elle ne permettrait pas, par exemple, d'expliquer les comportements sociaux par lesquels des individus s'opposent aux institutions et aux normes sociales dominantes (elles-mêmes des institutions d'après Popper). L'insuffisance d'une telle représentation de l'environnement social est notamment soulevée par une contradiction. Si les institutions sont, par analogie avec les sciences naturelles, les éléments empiriques de la réalité sociale, elles ne peuvent être à la fois les « lois » de la réalité sociale, les mécanismes responsables de leur existence et qui font d'elles des objets à caractère social¹²⁰. De façon concrète, l'action (libre) des individus est déterminante dans la formation des institutions. Les actions qu'ils entreprennent pour établir de nouvelles institutions ne peuvent pas être objectivement déterminées par les institutions en place car, le cas échéant, l'origine et l'évolution de celles-ci seraient impossibles. Une certaine spontanéité de l'action des individus semble nécessaire pour rendre compte des institutions.

¹²⁰ L'on peut concevoir que les institutions affectent la réalité sociale à la manière de la matière qui, selon la théorie de la relativité générale, courbe l'espace-temps (de la réalité physique). Toutefois, cela n'implique pas pour autant que les lois (ou dynamiques) sociales sont déterminées par les institutions.

2.3 Critique et fonction sociale de la théorie

Adorno supporte de nombreuses critiques à l'égard de l'empirisme sociologique, nombre desquelles concernent aussi la logique de Popper et sa conception de l'environnement social. Afin d'exposer la fonction sociale des théories correspondant à ces approches, il est d'abord nécessaire d'exposer de quelle manière elles présentent, selon Adorno, une compréhension insuffisante de l'objet d'étude :

Avec sa théorie de l'agir social [*sozial*] compréhensible, même un anti-psychologue comme Max Weber participe de cette tendance. Cette théorie est devenue pleinement exploitable à des fins apologétiques lorsque, dans un souci d'objectivité scientifique aussi vaniteux que vain, on a aboli la mémoire de l'objectivité de l'objet, c'est-à-dire de la société même. Alors que ceux qui niaient la compréhensibilité de l'objet devait nécessairement jeter dans la géhenne aussi l'acte de comprendre. Comme aucun mode de comportement subjectif singulier ne permet, selon eux, de saisir adéquatement le mécanisme objectif de la société, une généralité abstraite de tout un univers [*Universum*] de mode de comportement subjectifs revêts à leur yeux une objectivité scientifique plus élevée ; en même temps, ils vouent aux gémonies, en la traitant de croyance superstitieuse, l'objectivité social elle-même, alors que celle-ci détermine non seulement les modes de comportements subjectifs mais aussi les questionnements scientifiques¹²¹.

Cette critique qu'Adorno porte à Weber s'applique tout autant à Popper qui, dans le but de rendre autonome la sociologie, exclut les éléments subjectifs et psychologiques de sa théorie sociale. Dans la logique de ce dernier, la recherche d'une autonomie pour la sociologie et la prétention à l'objectivité sont liées entre elles. La description « objective » fondée sur la logique situationnelle est précisément celle qui convient à l'application de la méthode des sciences, la véritable condition de l'autonomie d'une science. La primauté des institutions dans la description de l'environnement social est justifiée par l'idée que celles-ci correspondent aux « objets empiriques », le type d'objets qui permet la tenue de tests (dans ce cas-ci en générant

¹²¹ Adorno, T. W. (2016), « Brève notice sur l'objectivité en sciences sociales », p. 350.

des effets observables sur l'action des individus). Les éléments psychologiques, quant à eux, ne peuvent être observés aussi facilement et contrôlés de sorte à satisfaire les critères du test. En dépit de cela, ces derniers font partie intégrante de la réalité sociale, ce que Popper reconnaît malgré lui-même¹²². La logique situationnelle comme méthode d'analyse de la réalité sociale est incontestablement inadéquate si elle fait expressément fi de l'existence de certaines de ses composantes. En adoptant un principe d'objectivité qui ne correspond pas à la désignation de l'objet mais qui est plutôt déterminé par des préoccupations théoriques – l'autonomie de la science, la possibilité d'appliquer la méthode des sciences –, cette logique nie fondamentalement ce en quoi consiste véritablement la société. Ce type de démarche scientifique ne permet pas ainsi d'appréhender la réalité sociale de façon convaincante¹²³.

L'exclusion des éléments subjectifs ne constitue pas la seule raison disqualifiant, selon Adorno, la description de l'environnement social soutenue par Popper :

Le substrat d'un homme-en-soi faisant front à son environnement – idée ressuscitée par l'existentialisme – est condamné à rester une entité abstraite creuse. À l'inverse – et en dépit des médiations qui rendent cela méconnaissable –, l'environnement socialement [*sozial*] effectif est produit par des hommes, par la société organisée. Je voudrais simplement rappeler qu'en vertu de leur dynamique immanente, les formes de sociétisation – ce qui s'appelle, dans les langues anglo-saxonnes, les institutions – se sont

¹²² « *Psychology is a social science since our thoughts and actions largely depend upon social conditions. Ideas such as (a) imitation, (b) language, (c) the family, are obviously social ideas; and it is clear that the psychology of learning and thinking, and also, for instance, psychoanalysis, cannot exist without utilizing one or other of these social ideas* ». Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 101.

¹²³ Par ses choix méthodologiques, Popper se voit notamment contraint de justifier des théories plus ou moins convaincantes : « *The explanations of situational logic described here are rational, theoretical reconstructions. They are oversimplified and overschematized and consequently in general false. Nevertheless, they can possess a considerable truth content and they can, in the strictly logical sense, be good approximations to the truth, and better than certain other testable explanations.* » *Ibid.*, p. 103.

autonomisées par rapport aux hommes vivants et à leur psychologie, et qu'elles viennent leur faire face comme une entité parfaitement étrangère et surpuissante à la fois [...] ¹²⁴.

La logique situationnelle génère une représentation de la réalité sociale fondée sur son apparence immédiate ; celle où l'individu, la prétendue unité sociale, est simplement placé devant une situation sociale imposée et statique. Cette image de la réalité en est toutefois une distordue. En réalité, les individus ne peuvent être dépouillés de leur subjectivité et les institutions ne déterminent pas l'entièreté de la réalité sociale, elles sont des objets conceptuels dont la création nécessite une collectivité d'individus, une organisation et des objectifs sociaux. Leur apparence d'immuabilité est elle-même le résultat d'un processus historique. L'évolution de l'organisation sociale a rendu les institutions de plus en plus autonomes vis-à-vis l'individu. L'autonomie que la logique situationnelle leur attribue en les désignant comme des « objets empiriques » de la réalité sociale est cependant fautive, qu'une hypothèse qui est confondue avec la réalité : « L'autonomie des processus sociaux [*Sozialprozesse*] n'est elle-même pas un en-soi, mais a pour fondement la réification ; les processus devenus étrangers aux hommes n'en restent pas moins humains ¹²⁵ ».

La critique d'Adorno ne met toutefois pas qu'en évidence le caractère erroné de certaines descriptions de la réalité sociale. Le pouvoir objectif de l'organisation sociale qu'elle énonce suscite une réflexion critique sur la pratique de la recherche scientifique ¹²⁶. D'après Adorno, l'activité scientifique (une institution selon la logique de Popper) ne peut pas être autonome ;

¹²⁴ Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », p. 206.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 207.

¹²⁶ Nous soulignons l'extrait de la critique citée plus haut : « ils vouent aux gémonies, en la traitant de croyance superstitieuse, l'objectivité social elle-même, alors que celle-ci détermine non seulement les modes de comportements subjectifs mais aussi les questionnements scientifiques ». (2016), « Brève notice sur l'objectivité en sciences sociales », p. 350.

elle est soumise au pouvoir de l'organisation sociale tout en étant un processus humain qui prend part à son évolution. Il prétend qu'une logique des sciences qui n'est pas consciente de cette réalité – à laquelle elle est soumise au même titre que l'activité scientifique – est simplement intégrée aux processus par lesquels l'organisation sociale se perpétue :

Une science sociale à la fois atomiste et établissant une classification ascendante depuis les atomes vers les généralités est le miroir de Méduse dans lequel se reflète une société à la fois atomisée et agencée selon des concepts classificatoires abstraits – ceux de l'administration. Mais cette *adaequatio rei atque cogitationis* [adéquation de la chose à la pensée] nécessite encore une réflexion d'elle-même afin de devenir vraie. Elle n'est légitime que sous une forme critique. Dès l'instant où l'on hypostasie, comme étant la raison immanente de la science, l'état que les méthodes de la *research* rencontrent dans le même temps qu'elles l'expriment, au lieu d'en faire l'objet de la pensée, alors on contribue, qu'on le veuille ou non, à le rendre éternel¹²⁷.

Le « miroir de Méduse » est la métaphore illustrant la reproduction de l'organisation sociale qui s'effectue par la recherche en sciences sociales, l'outil permettant à la société de s'observer. Par la recherche, elle perçoit son apparence, un environnement social composé d'individus et d'institutions, dont l'immédiateté présente les premiers comme des atomes et les seconds comme des entités supérieures les régissant. Si le miroir (la science) est critique, son pouvoir objectif lui sera dévoilé et elle (l'organisation sociale) sera en mesure d'appréhender son implication dans les dynamiques sociales et dans le processus historique par lequel s'effectue notamment la croissance de l'individualisation et l'autonomisation des institutions. Alternativement, si la science n'est pas critique et appose les critères de sa méthode à l'objectivité de l'organisation sociale, celle-ci se pétrifiera telle la Méduse. Ce qui était de l'ordre de l'hypothèse scientifique se concrétisera par le pouvoir objectif de la société.

¹²⁷ Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 416- 417.

Plus spécifiquement, Adorno désigne la « pétrification » de l'organisation sociale par les concepts de « seconde nature¹²⁸ » ou de « deuxième mythologie » :

Or, si la pensée du social perd de vue la tension de l'institutionnel étatique et du vivant – en cherchant par exemple à dissoudre purement et simplement le social dans le naturel –, elle ne participe pas alors à la libération de la contrainte exercée par les institutions étatiques, mais contribue au contraire à forger une deuxième mythologie, à glorifier des qualités illusoirement originelles, auxquelles est attribué ce qui en vérité naît seulement à travers les institutions étatiques de la société¹²⁹.

C'est précisément cette « dissolution », le fait d'attribuer la qualité d'objets empiriques aux institutions, qui participe au processus de réification. Lorsque la théorie sociale modélise les institutions ainsi, elle crée une description qui mine l'habileté de l'individu (bien souvent le chercheur lui-même) à saisir leur nature conceptuelle. Leur prétendue autonomie devient un mythe, elle n'est plus soumise à la critique ni à l'action des individus qui, pourtant, est nécessaire l'existence des institutions. Sans une attitude critique à leur égard, sans la reconnaissance de l'organisation sociale dont elles dépendent, les institutions sont perçues comme ce qui détermine entièrement la vie sociale de l'individu. Ce dernier en subit la contrainte sociale résultante ; ces interactions sociales deviennent de plus en plus encadrées par les institutions, restreintes à leurs fonctions, et sa spontanéité s'en trouve réduite¹³⁰.

En outre, l'on observe dans la logique de Popper une conception de l'individu qui alimente la contrainte sociale auquel il est soumis, notamment dans les méthodes expérimentales et les

¹²⁸ *Ibid.*, p. 416.

¹²⁹ Adorno, T. W. (2011), « Société II », p. 40.

¹³⁰ Dans le cadre de sa théorie sociale, Adorno décrit ce phénomène par les concepts de « sociétisation intérieure » et de « sociétisation totale ». Pour plus de détails sur le sujet voir : *Ibid.*, p. 45.

théories sociales qu'elle prescrit. Par ces activités, elle contribue à l'objectification de l'individu :

Les méthodes empiriques, qui tirent leur force d'attraction de leur exigence d'objectivité, préfère paradoxalement du subjectif – leur origine dans des études de marché explique cela –, c'est-à-dire qu'à côté des données statistiques relevant du recensement comme le sexe, l'âge, l'état matrimonial, les revenus, l'éducation, etc., elles se consacrent aux opinions, aux points de vue et attitudes, aux mieux aux façons de se conduire des sujets. En tout cas, c'est uniquement dans ces domaines que leur spécificité s'est confirmée jusqu'à présent : en tant qu'inventaires de ce qu'on appelle des états de fait objectifs, on aurait du mal à les distinguer d'informations présociales utilisées ou destinées à des fins administratives¹³¹.

Malgré le désir d'exclure la subjectivité de l'individu de la théorie sociale, la méthode de la compréhension objective de Popper repose sur un individualisme méthodologique – c'est-à-dire sur le point de vue de l'individu –, notamment pour répondre à la préoccupation première de la méthode des sciences, le test empirique. Cette modélisation de l'univers social conditionne les méthodes d'enquêtes de la recherche en sciences sociales, particulièrement l'usage du sondage et de la collecte statistique. Selon Adorno, les méthodes empiriques dérivées de l'individualisme méthodologique saisissent l'opinion de l'individu comme une simple « donnée » résultant de sa libre préférence alors qu'en réalité, l'individu étant soumis à l'objectification sociale, celle-ci est dans une grande mesure déterminée¹³². Cette pratique méthodologique ne permet pas de percevoir les phénomènes en cause derrière les opinions et les choix de l'individu. Cet état d'aveuglement renforce ultimement, malgré l'indétermination qui lui attribuée, l'objectification de l'individu. Adorno affirme que cette pratique de la sociologie empirique n'arrive pas à réfuter ou à corroborer une théorie sociale compréhensive ; elle ne sert qu'à dresser l'inventaire de

¹³¹ Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 412- 413.

¹³² *Ibid.*, p. 414.

certaines informations sociales. Ces « données » sont alors, plus souvent qu'autrement, utilisées telles quelles par les institutions administratives. Elles leur permettent de répertorier les comportements de l'individu et, par ce fait même, de développer des outils de gestion contraignant davantage celui-ci. Considérant cette utilisation de la théorie sociale conjointement avec la tâche des sciences sociales que Popper énonce (l'explication des conséquences inattendues de l'interaction institutionnelle), cette pratique méthodologique est révélatrice d'une science qui contribue à la détermination totale de l'individu.

3 Évaluation critique

Au chapitre précédent, nous avons soutenu que ce qui distingue les logiques de Popper et d'Adorno est déterminé par les rapports qu'elles promeuvent entre l'activité scientifique et son contexte social. La qualité de ces rapports résulte elle-même de la conception adoptée à l'égard de la méthode des sciences et de la critique ainsi qu'à la reconnaissance de l'objet social, d'un « Tout » organisé qui excède l'autorité des institutions. Puisque nous avons explicité ce qui différencie les logiques – l'une entretient un rapport aveugle avec l'organisation sociale alors que l'autre en est critique – par la critique sociale qu'Adorno porte à la théorie des sciences de Popper, il nous apparaît maintenant nécessaire de traiter de la réplique de celui-ci. Nous évaluerons cette réponse à la critique formulée par l'École de Francfort afin de départager les deux partis sur certaines allégations controversées du *Positivismusstreit*. Ensuite, nous soutiendrons que les divergences théoriques des deux logiques peuvent être exposées par certaines des contradictions dont fait part la théorie des sciences de Popper.

3.1 Sur le « positivisme » et la réplique de Popper

Dans « *Reason or Revolution?* », Popper fait part de ses critiques à l'égard du développement du débat. À bien des égards, ces remarques ne permettent pas d'élaborer davantage sur ce qui distingue les deux logiques des sciences. Toutefois, pour rendre compte du débat dans son ensemble, la réplique de Popper doit être exposée. Elle nous permettra notamment de porter un second regard sur ce que nous avons déterminé à propos du rapport entre l'activité scientifique prescrite par sa logique et le contexte social.

Tout d'abord, Popper semble, dans une certaine mesure, reconnaître la nature de la critique formulée par l'École de Francfort : « *As it now stands, the main issue of the book has become*

*Adorno's and Habermas' accusation that a 'positivist' like Popper is bound by his methodology to defend the political status quo*¹³³ ». Toutefois, il la rejette complètement sur la base de son association au positivisme, une tradition plus particulièrement représentée par le cercle de Vienne dont sa logique est une critique. Nous avons jusqu'à présent évité de traiter de cette association car son évaluation nécessitait d'abord d'exposer les logiques des sciences. Si le « positivisme » désigne véritablement quelque chose de la pensée de Popper, il n'est pas suffisamment défini dans le cadre du *Positivismusstreit*. La définition du positivisme qui semble être la plus consensuelle est la suivante :

*In a letter to a newspaper Die Zeit, written to defend Adorno against the suggestion that he misused the term 'positivism' in Der Positivismusstreit or on similar occasions, Schmidt characterizes 'positivism' as a tendency of thought in which 'the method of the various single sciences is taken absolutely as the only valid method of knowledge' (die einzelwissenschaftlichen Verfahren als einzig gültige Erkenntnis verabsolutierende Denken), and he identifies it, correctly, with an over-emphasis on 'sensually ascertainable facts'. He is clearly unaware of the fact that my alleged 'positivism', which was used to give the book Der Positivismusstreit its name, consisted in a fight against all this which he describes (in my opinion fairly correctly) as 'positivism'*¹³⁴.

À plusieurs égards, il est vrai que la théorie de Popper se distingue du positivisme (de l'empirisme logique) : elle s'oppose à la justification positive, à l'idée d'une source absolue de la connaissance, à la primauté de l'observation dans l'activité scientifique et à la certitude des faits de l'expérience sensible. En dépit de ces différences, la logique de Popper présente une similitude fondamentale avec le positivisme logique. Elle supporte l'unité de la méthode scientifique, le principe selon lequel une seule méthode est valide pour l'ensemble des sciences indépendamment de l'objet d'étude.

¹³³ Popper, K. R. (1970), « Reason or Revolution? », p. 291.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 299. (Il est ici question d'Alfred Schmidt et la publication est celle du 12 juin 1970, p.45.)

Au-delà de la simple association au positivisme, la véritable critique de l'École de Francfort demeure : la logique des sciences de Popper est-elle enchaînée, par sa méthode, à un statu quo politique? Plus précisément, poursuit-elle sciemment un tel effet social – ce qui rendrait sa démarche légitime – ou participe-t-elle aveuglément à la perpétuation de l'organisation sociale? En considérant la tâche attribuée par Popper à la recherche en sciences sociales, il ne semble pas plausible que sa logique entretienne un rapport critique avec son contexte social. On peut même douter que Popper reconnaisse l'enjeu social lié au choix d'une logique ou d'une méthode des sciences (que cet enjeu soit ultimement le fardeau de l'activité scientifique ou non). En effet, il rejette les positions de l'École de Francfort en bloc et sans analyse :

[...] having been invited to speak about 'The Logic of the Social Sciences' I did not go out of my way to attack Adorno and the 'dialectical' school of Frankfurt (Adorno, Horkheimer, Habermas, et al.) which I never regarded as important, unless perhaps from a political point of view; and in 1960 I was not even aware of the political influence of this school. Although today I should not hesitate to describe this influence by such terms as 'irrationalist' and 'intelligence-destroying', I could never take their methodology (whatever that may mean) seriously from either an intellectual or a scholarly point of view¹³⁵.

Plus particulièrement, Popper associe directement l'École de Francfort à la tradition dialectique hégélienne, une tradition qui, selon lui, ne fait part que d'un obscurantisme sans valeur, et n'adresse pas ainsi les critiques qu'elle formule¹³⁶. Toutefois, tout comme le rationalisme critique s'oppose au positivisme, la dialectique négative est critique de la dialectique hégélienne,

¹³⁵ *Ibid.*, p. 289.

¹³⁶ « *In Germany, many social scientists are brought up as Hegelians, and this is, in my opinion, a tradition destructive of intelligence and critical thought. It is one of the points where I agree with Karl Marx who wrote: In its mystifying form dialectic became the accepted German fashion'. It is the German fashion still* ». *Ibid.*, p. 293.

à un point tel que très peu des remarques faites par Popper à l'égard de la théorie d'Hegel¹³⁷ peuvent être transposées à la logique d'Adorno.

En dépit de la non-reconnaissance des critiques d'Adorno à l'égard de sa méthode, Popper traite de ce qui, selon lui, semble être l'enjeu politique à l'œuvre derrière le débat du *Positivismusstreit* : le choix de la réforme ou de la révolution comme méthode rationnelle permettant de changer la société. Il défend (en explicitant sa conception de la « révolution » qui caractérise l'évolution des connaissances scientifiques) la cohérence existant entre sa théorie sociale qui supporte la réforme institutionnelle et sa logique des sciences pour conclure que :

*It seems to me clear that it is the obvious duty of all intellectuals to work for this revolution—for the replacement of the eliminative function of violence by the eliminative function of rational criticism. But in order to work for this end, one has to train oneself constantly to write and to speak in clear and simple language. Every thought should be formulated as clearly and simply as possible. This can only be achieved by hard work*¹³⁸.

Cet énoncé semble toutefois, selon nous, confirmer ce que dénonce la critique d'Adorno. Tout d'abord, la critique en question concerne primordialement la logique des sciences. Elle ne se rapporte pas au choix politique de la révolution ou de la réforme¹³⁹ mais plutôt sur le rapport

¹³⁷ Celles-ci se retrouvent principalement dans : (2011), *The open society and its enemies*. 2, 2, ; (1965), « What Is Dialectic? »

¹³⁸ Popper, K. R. (1970), « Reason or Revolution? », p. 292. Une précision sur la pertinence de cette question dans le *Positivismusstreit* semble ici nécessaire. Ce n'est pas l'incohérence entre la théorie des sciences et la théorie sociale de Popper qui est dénoncée par l'École de Francfort mais plutôt que la cohérence qu'elles présentent s'inscrit dans un processus social qui échappe à ces théories. Pour cette raison, nous ne développerons pas ici la défense que fait Popper de la cohérence existant entre la révolution scientifique et la réforme institutionnelle.

¹³⁹ La nécessité et la forme de l'action politique requise sont des questions disputées entre Horkheimer et Adorno, voir : (2011), *Towards a New Manifesto*, part. 10 (The Antinomy of the Political). Alors que, selon Adorno, le problème est primordialement conceptuel et que l'idéal serait atteignable par la dissolution de l'idéologie, Horkheimer soutient que sa réalisation nécessite ultimement une action politique concrète : « –Adorno : *The fault*

(réflexif ou aveugle) que les logiques des sciences promeuvent entre l'activité scientifique et son contexte social. La critique sociale employée par Adorno ne fait pas part, à proprement parler, d'un « projet » politique mais plutôt des contradictions de la société et de l'idéal associé à son concept. La critique sociale ne constitue pas une position *a priori* de la recherche¹⁴⁰, elle fait intrinsèquement partie de la description théorique. Le fait que Popper réduise l'enjeu social soulevé par le débat à un choix politique qui n'est pas lui-même dérivé de la méthode des sciences (mais d'un jugement sur la violence) semble exposer l'état d'aveuglement que sa logique entretient à l'égard de la dimension sociale de l'activité scientifique.

En revanche, la fonction que Popper attribue à la critique rationnelle, celle de remplacer la violence, explicite un effet social qui est dérivé de l'application de sa méthode des sciences. La critique dont il est question ici ne présente toutefois pas les mêmes caractéristiques que celle définit comme une tentative de réfutation empirique. Le chercheur en sciences sociales ne peut pas, en pleine conscience de cause, pratiquer l'exercice d'une critique qui a comme fonction sociale l'élimination de la violence et suivre à la fois l'exigence selon laquelle la discussion

lies exclusively with ideology. Basically, we have to change consciousness, to dissolve the context of delusion in the minds of others. Then all would be well. –Horkheimer: It is not just the state of consciousness. If those who have plenty were to hand some over to the needy, they would ultimately find themselves overwhelmed by them. Human being live on horror. It's connected with eating meat. [...] –Adorno: [...] We do not live in a revolutionary situation, and actually things are worse than ever. The horror is that for the first time we live in a world in which we can no longer imagine a better one. »

¹⁴⁰ Contrairement à ce que Popper soutient à propos des approches théoriques qui sont critiquées du « tout » social : « *One of the differences between the Utopian or holistic approach and the piecemeal approach may therefore be stated in this way: while the piecemeal engineer can attack his problem with an open mind as to the scope of the reform, the holist cannot do this; for he has decided beforehand that a complete reconstruction is possible and necessary* ». Popper, K. R. (2002), *The poverty of historicism*, p. 63.

critique doit se restreindre aux intérêts purement scientifiques¹⁴¹. Par exemple, la critique en faveur d'une réforme institutionnelle ne peut être formulée en se limitant aux questions de vérité et à la détermination des faits ; elle requiert des énoncés normatifs permettant de juger si l'institution en question est adéquate ou non. La critique rationnelle que Popper évoque par cette fonction sociale présente ainsi davantage les caractéristiques de la critique sociale d'Adorno que celle de sa théorie des sciences. La non-distinction de ces deux types de critiques confirme de nouveau le manque de discernement de la logique des sciences de Popper.

Enfin, l'exigence de la clarté des propos dans la pratique des discussions critiques – notamment celles par lesquelles l'on peut rationnellement œuvrer au changement de la société – présente un intérêt à l'égard de l'effet social de la logique des sciences de Popper. Similairement à l'identification des intérêts purement scientifiques permettant de réglementer la discussion critique, cette demande constitue une contrainte sur les types de critiques recevables dans la recherche en sciences sociales. La « clarté » d'un propos dépend quasi-exclusivement de la familiarité des interlocuteurs avec les concepts dont il fait part. L'attribution de ce caractère est essentiellement déterminée par des référents culturels (ou des référents propres à certaines traditions) et non par la raison. Ainsi, l'exigence de clarté est un dispositif par lequel on exclut *a priori* certaines façons de penser ou certains groupes culturels, voire certains groupes politiques ou certaines traditions philosophiques, d'un contexte particulier. Toutefois, la demande de clarté n'occasionne pas uniquement un effet social d'exclusion. Cette exigence présente aussi des conséquences épistémologiques. Selon Adorno, celle-ci se fait au détriment de la vérité :

¹⁴¹ Voir section 2.1.

Le critère du vrai n'est pas son immédiate communicabilité à tout un chacun. Ce à quoi il faut résister c'est à la contrainte presque universelle qui fait confondre la communication de ce qui est connu avec celui-ci et le cas échéant, la place plus haut que lui, alors qu'actuellement, chaque pas vers la communication brade et falsifie la vérité¹⁴².

L'exigence de la clarté des propos révèle une problématique analogue à celle résultant de la priorisation du concept : la problématique fondée sur la non-distinction entre ce qui est vrai et ce qui est aisément communicable. De la même façon que le concept est nécessaire à l'acquisition des connaissances, la communication est indispensable à nos interactions sociales. Cette contrainte incite l'attribution d'une certaine autonomie à la communication par laquelle on accorde une plus grande importance à sa forme et aux normes qui la régissent plutôt qu'à l'information transmise. Toutefois, tout comme le concept, le rôle de la communication est celui de la médiation. Lorsque l'on insiste sur la communicabilité sans considérer le message, l'on travesti ce rôle ; la transmission de l'information est facilitée au détriment de l'intégrité de l'information. Les caractéristiques de l'objet étudié, pour ce qu'il est en soi, ne sont pas déterminées par les préférences communicationnelles. Un objet complexe ne peut être détaillé simplement sans que sa description présente une perte d'objectivité.

Dans le cadre de discussions critiques sur la théorie sociale, l'exigence de la clarté entraîne donc deux conséquences : l'exclusion de ce qui est différent et une perte d'objectivité. Une description explicite de la société ne peut être possible que si celle-ci est déjà familière, que si, selon la logique d'Adorno, la théorie a d'abord effectué le déploiement du concept de société. Cette requête incite donc l'usage des concepts avec lesquels les interlocuteurs sont familiers, ceux usuellement employés ou ceux désignant l'objet par son apparence immédiate. Plutôt que de servir l'étude de l'objet, cette exigence favorise la tradition dans les pratiques de la recherche

¹⁴² Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, p. 57.

et privilégie les descriptions théoriques s'accordant avec un conservatisme social : « La posture de l'honnêteté scientifique qui se refuse à travailler avec d'autres concepts que des concepts clairs et distincts, devient le prétexte pour glisser les institutions autosuffisantes de la recherche devant l'objet de recherche¹⁴³ ». Bien que la nécessité de la clarté des propos ne soit pas justifiée dans l'activité scientifique, celle-ci ne peut se passer pour autant de la discussion critique rationnelle. Ce qui est essentiel aux discussions scientifiques, pour qu'elles remplissent leurs objectifs épistémologiques et sociaux, est une préoccupation primordialement dédiée à l'objet d'étude (la société) et une volonté d'appréhender la différence :

La communication actuelle doit son indigence au fait qu'elle sacrifie le meilleur – le potentiel d'entente entre les hommes et les choses – à la communication entre sujets obéissant aux impératifs de leur raison subjective. La relation du sujet et de l'objet trouverait sa vraie place, même épistémologiquement, dans une paix réelle aussi bien entre les hommes qu'entre eux et leur autre. La paix est l'état de la différence sans domination dans lequel les différences communiquent¹⁴⁴.

3.2 Rhétorique et réflexivité

L'analyse de la dimension sociale des logiques des sciences d'Adorno et de Popper nous a permis de déterminer ce qui les distingue au-delà de leurs positions épistémologiques : l'une est critique dans son rapport avec l'organisation sociale alors que l'autre ne conçoit pas pleinement la relation la liant à celle-ci. Une telle analyse serait possiblement contestée par les tenants du rationalisme critique. Popper soutenant l'idée d'une théorie de la création des institutions, il est possible que sa logique défende que la critique des institutions puisse être effectuée sur la base de faits empiriques. La réplique de Popper présente cette éventualité

¹⁴³ Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », p. 415.

¹⁴⁴ Adorno, T. W. (2003), « Sujet et Objet », p. 303- 304.

puisqu'elle ne précise pas la nature de la critique dans un tel contexte. En somme, sans un accord minimal sur la notion d'objectivité et sur ce en quoi consiste la réalité sociale, l'on peut douter de la possibilité pour les deux partis de mener un véritable débat sur la logique à adopter dans la recherche en sciences sociales.

En ce qui concerne l'École de Francfort, cette impasse est le résultat de l'influence de l'idéologie sur les questions méthodologiques ; la conscience adoptant la logique du rationalisme critique en serait une réifiée¹⁴⁵. En dépit de cette position sur la querelle du positivisme, les interventions d'Adorno et d'Habermas demeurent en deçà des exigences soutenues par leur approche philosophique. Plus particulièrement, l'exposition de leur logique des sciences ne présente pas une rhétorique satisfaisante, une approche davantage pratique au débat correspond davantage à la théorie critique¹⁴⁶. Le déploiement des concepts (tant celui de la société que celui de la méthode critique) nécessite de considérer l'état de conscience réifiée dans lequel il s'effectue. L'approche d'Adorno présente un paradoxe si elle renonce, sous prétexte qu'elle

¹⁴⁵ « L'existence de la science telle qu'elle se manifeste dans les structures sociales, avec ses insuffisances et ses irrationalités, devient le critère de sa propre vérité. Dans une telle attitude de respect pour la réification, le positivisme n'est qu'une conscience réifiée. En dépit de son hostilité envers la mythologie, il dénonce cette tendance antimythologique de la philosophie qui consiste à parcourir uniquement les réalisations des hommes et à les ramener à leurs dimensions humaines ». Adorno, T. W. (2003), « À quoi sert encore la philosophie », p. 18. Voir aussi : Habermas, J. (1979), « Théorie analytique de la science et dialectique », p. 132.

¹⁴⁶ Nous faisons ici référence à la conception d'Adorno à l'égard de la rhétorique et de son lien à la praxis : « La rhétorique représente en philosophie ce qui ne peut être pensé autrement que dans le langage. Elle s'affirme dans les postulats de l'exposition par lesquels la philosophie se distingue de la communication de contenus déjà connus et fixés. Compromise, elle l'est comme tout ce qui supplée parce qu'elle peut facilement faire le pas la conduisant à l'usurpation de ce que l'exposition ne peut procurer à la pensée de façon non médiatisée. Sa fin qui est de persuader la corrompt constamment, sans laquelle pourtant la relation du penser à la praxis disparaîtrait de nouveau dans l'acte du penser. » (2003), *Dialectique négative*, p. 74.

falsifie la vérité, à la communicabilité nécessaire à ce déploiement. Ce problème n'est toutefois pas insurmontable dans la théorie d'Adorno. Seulement, sa solvabilité nécessite de considérer pleinement la communication comme un outil de médiation et d'admettre que sa nature conceptuelle présente elle-même un idéal. Bien qu'Adorno reconnaisse notamment un tel idéal à la communication en associant l'idéal social (la paix) à « l'état de la différence sans domination dans lequel les différences communiquent¹⁴⁷ », sa réalisation nécessite une pratique qui réhabiliterait l'approche dialogique dans la pensée dialectique.

L'enjeu du débat devient donc, pour l'École de Francfort, le suivant : de quelle façon peut-on communiquer les différences théoriques de la théorie critique et les faire valoir dans la recherche en sciences sociales en dépit de l'état de conscience réifiée de certaines traditions? Pour réaliser cette possibilité, il semble d'abord nécessaire d'identifier un point de départ et un langage conceptuel commun permettant un « dialogue dialectique » avec ces traditions. Puisque l'objectif de l'École de Francfort n'est pas simplement d'exposer les insuffisances du rationalisme critique mais plutôt de faire réaliser celles-ci à la pensée qui les soutient, il semble judicieux d'entamer la discussion à partir de la perspective théorique de Popper. Ensuite, le processus permettant d'accomplir cet objectif est la méthode même de la pensée dialectique (négative) : la conscience rigoureuse des contradictions. En dépit du fait que la théorie critique présente une conception élargie de la contradiction, le rationalisme critique partage l'idée selon laquelle celle-ci permet de démontrer l'insuffisance de la théorie. Cet élément commun suffit pour permettre un dialogue entre les deux logiques. C'est seulement à travers la réalisation de certaines de ses contradictions que les tenants de la logique du rationalisme critique pourront

¹⁴⁷ Adorno, T. W. (2003), « Sujet et Objet », p. 304.

arriver à appréhender la théorie critique. Nous présentons donc ici l'une des contradictions de la logique de Popper que nous jugeons fondamentale pour saisir la logique d'Adorno.

La plus significative des contradictions de la logique de Popper émane de son rapport à la rationalité. Au fondement de sa logique, ce dernier pose comme principe qu'il n'est possible de justifier rationnellement nos théories, que le seul outil rationnel dont nous disposons est la critique¹⁴⁸. Toutefois, en développant seulement la notion de critique dans le contexte de l'activité scientifique, sa théorie des sciences ne définit pas son propre critère de rationalité. Alors qu'une théorie scientifique ne peut, selon cette logique, être justifiée positivement et n'est recevable que s'il est possible de la réfuter (empiriquement), une théorie des sciences ne peut pas être critiquée de la même manière. Contrairement à une théorie scientifique, une théorie des sciences est prescriptive plutôt que descriptive. Toutefois, bien que la logique des sciences de Popper ne constitue pas une théorie générale de la rationalité, il est raisonnable de supposer qu'elle soit soumise à des critères de rationalité semblables à ceux admis pour les théories scientifiques. Pour que la rationalité des logiques des sciences soit comparable à celle des théories scientifiques, les logiques doivent pouvoir être critiquées ; elles doivent être exemptes d'une justification positive qui établirait une source absolue de la « méta-connaissance ». Cela requiert notamment une notion de critique qui puisse être appliquée aux théories des sciences.

Le simple fait de supposer une telle rationalité au rationalisme critique révèle plusieurs de ses insuffisances. Tout d'abord, dans le développement de sa logique des sciences, Popper a recours à la justification positive. C'est le cas entre autres lorsqu'il soutient le caractère sans limite de notre ignorance et l'idéal selon lequel les meilleures théories présentent un haut degré de

¹⁴⁸ Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », p. 104.

testabilité. Dans les deux cas, ces positions sont justifiées par le « progrès de la science ». Tantôt pris comme fait tantôt pris comme caractéristique inhérente à la science, le progrès de la science constitue dans la logique de Popper l'équivalent d'une source absolue de la méta-connaissance. D'autre part, bien que Popper ne formule pas les critères d'une critique applicable aux logiques des sciences, les critiques qu'il émet envers les autres épistémologies sont inévitablement de nature sociale et politique. Sa réplique dans le *Positivismusstreit* dénonce le prétendu projet révolutionnaire de l'École de Francfort. De même, sa critique des épistémologies traditionnelles du rationalisme et de l'empirisme ainsi que sa critique de la dialectique hégélienne présentent, par la dénonciation de leur caractère autoritaire ou totalitaire, la même considération envers la dimension sociale de ces approches théoriques¹⁴⁹. Étant donné que ces logiques des sciences sont soumises à des critiques sociales et que leur effet social dépende des théories scientifiques qu'elles promeuvent, il est contradictoire qu'une telle logique exclue la possibilité d'une critique sociale des théories scientifiques.

Là où la logique de Popper faillit à ces critères de rationalité, la logique d'Adorno présente des positions épistémologiques avantageuses. En exposant la contradiction plutôt que la simple non-correspondance du contenu empirique de la théorie, la notion de critique décrite par Adorno peut être utilisée dans l'ensemble des activités de recherche. Elle constitue une conception élargie de celle de Popper. Elle inclut le cas particulier de la critique effectuée sur la base de faits empiriques et conserve les principes de la rationalité du rationalisme critique ; son usage ne requiert pas de justification positive. En outre, puisque la critique d'Adorno peut à la fois

¹⁴⁹ Popper, K. R. (2011), *The open society and its enemies*. 2, 2, ; Popper, K. R. (1965), « On the Sources of Knowledge and of Ignorance », p. 9.

porter sur la théorie scientifique et la logique des sciences, elle engendre une pensée réflexive et autocritique. Cette réflexivité inclut la dimension sociale de la logique des sciences étant donné que la recherche scientifique est comprise dans la théorie sociale, qu'elle puisse être étudiée par la sociologie comme toute autre activité de l'organisation sociale. C'est ainsi que des critères de rationalités analogues à ceux émis par la logique de Popper engendre la nécessité pour une logique des sciences critique d'être consciente de sa participation à l'organisation sociale.

Conclusion

Nous avons développé dans ce mémoire les problématiques constituant la querelle du positivisme au sein de la sociologie allemande. Initié par l'objectif d'identifier la logique propre à la recherche en sciences sociales et alimenté par le débat entre l'École de Francfort et le rationalisme critique, le *Positivismusstreit* présente des logiques des sciences dont la confrontation soulève des enjeux à la fois épistémologiques et sociaux. En développant les fondements épistémologiques des logiques, nous nous sommes intéressés à trois sujets : la conception du savoir et de l'ignorance, le problème en tant que point de départ de l'activité scientifique et le rôle de la critique dans la méthode des sciences. À travers chacune des positions épistémologiques adoptées, nous avons exposé comment la critique d'Adorno dénonçant la priorisation du conceptuel sur l'objet d'étude se porte à la théorie des sciences de Popper.

Dans un premier temps, plutôt que de reposer sur une explication du phénomène, la conception de l'ignorance soutenue par Popper est justifiée par des préoccupations essentiellement théoriques : le besoin d'une alternative aux épistémologies autoritaires de l'empirisme et du rationalisme traditionnel, et la nécessité de rendre compte de l'idée du progrès des sciences. En ce sens, la logique de Popper témoigne d'un état d'ignorance que décrit Adorno ; l'aveuglement à l'égard de la fonction du concept par lequel sa fausse autonomie est posée par le sujet.

Ensuite, de façon plus explicite, Popper soutient une définition du point de départ de l'activité de recherche qui fait part d'un fétichisme de la science. En séparant les problèmes concrets de ceux théoriques, la recherche scientifique prescrite par cette logique ne s'intéresse qu'au problème qui lui est immanent, à savoir la validité, selon ses propres critères méthodologiques, des connaissances qu'elle produit. Cette priorisation du conceptuel voile la dimension pratique de l'activité scientifique que présuppose toute théorie décrivant la réalité avec laquelle nous

interagissons. Plus particulièrement, Adorno soutient que l'activité scientifique doit être motivée par le problème que l'objet d'étude présente concrètement. Dans le cadre de la recherche en sciences sociales, il est déterminé par la société, par le fait que son organisation menace l'intégrité des individus la constituant et par la contradiction conceptuelle qui en résulte. On dénote la même faute épistémologique dans l'élaboration de la méthode des sciences de Popper et dans le rôle qu'il attribue à la critique. En faisant fi de la particularité de l'objet à l'étude, l'unicité de la méthode des sciences défendue par cette logique illustre encore une fois la prépondérance qu'elle accorde au conceptuel. Plus précisément, par l'application de sa méthode, Popper appose à la réalité sociale une structure qui lui est étrangère, celle d'un système logique selon lequel les faits apparents sont nécessairement en cohérence avec les mécanismes constitutifs de la société. En outre, Adorno dénonce l'usage de la critique fait par la méthodologie de Popper où elle est restreinte à une fonction déterminée alors qu'elle consiste, selon lui, en une activité plus compréhensive, un jugement fondé sur l'idéal du concept associé à l'objet auquel elle se porte. Il soutient que, contrairement à l'emploi qu'en fait le rationalisme critique, la critique dans la recherche en sciences sociales est, de par la nature de l'objet, une critique sociale.

Au second chapitre, nous avons traité des conséquences sociales qui, selon l'École de Francfort, sont engendrées par le manque de discernement à l'égard de l'organisation sociale. Cet état d'aveuglement est révélé chez le rationalisme critique par sa notion d'objectivité. L'objectivité des sciences que soutient Popper est définie par l'application de la méthode, elle repose sur des conditions sociales qui sont considérées comme autonomes en dépit de leur dépendance envers l'organisation sociale. Adorno critique cette conception de l'objectivité et le rapport qu'elle promeut entre l'activité scientifique et son contexte social :

L'erreur du positivisme est de prendre pour critère du vrai la division du travail – qui est un fait – qui coupe les sciences de la pratique sociale, divise les sciences elles-mêmes, et n'autorise aucune théorie susceptible de monter en quoi la division du travail est elle-même une conséquence, médiatisée, lui ôtant ainsi sa fausse autorité¹⁵⁰.

En considérant la présente configuration sociale comme immuable, la théorie des sciences de Popper prescrit une activité scientifique qui n'est pas consciente de sa véritable participation à l'organisation sociale. Nous avons soutenu que ce rapport est notamment maintenu par la prescription des intérêts admis dans les discussions critiques de l'activité scientifique.

Nous avons aussi dénoté le manque de discernement à l'égard de la réalité sociale dans la description que Popper fait de la tâche des sciences sociales et dans la méthode de la compréhension objective. La conception de l'environnement social que présentent cette tâche et cette méthode nous a permis d'exposer la critique sociale d'Adorno et de souligner les effets sociaux qui y sont associés :

Une sociologie qui [...] qui, en raison de son idolâtrie des faits contrôlables, renonce à la catégorie centrale – celle de la société même –, à travers laquelle seule tous les prétendus faits sont médiatisés, voire tout bonnement constitués, ne serait plus à la hauteur de sa propre conception et se rangerait du côté de la régression de l'esprit, qui compte elle-même parmi les symptômes menaçants de la sociétisation totale¹⁵¹.

Plus précisément, en les admettant comme les objets « empiriques » de la réalité sociale, la méthode de Popper absolutise les institutions et leur confère une « seconde » nature qui voile leur dépendance à l'organisation sociale. La théorie sociale de Popper réduit ainsi les possibilités d'action de l'individu à celles prescrites par les institutions et contribue à son objectification, à sa détermination totale.

¹⁵⁰ Adorno, T. W. (2003), « À quoi sert encore la philosophie », p. 17.

¹⁵¹ Adorno, T. W. (2011), « Société II », p. 45.

Finalement, en traitant de la réplique de Popper, nous avons exposé les problématiques liées à la tenue du débat. Nous avons soutenu que même si l'association du rationalisme critique au positivisme requiert une justification plus détaillée de la part de l'École de Francfort, elle est justifiée par le fait que la logique de Popper présente une méthode des sciences unique qui est soutenue de manière positive par l'idée du progrès des sciences. Quant à la réplique de Popper, elle confirme essentiellement le manque de réflexivité de sa logique. Nous avons aussi soutenu que les différences théoriques entre les logiques des sciences sont accessibles au rationalisme critique par l'observation de ses contradictions.

En somme, ce que souligne avant tout la querelle du positivisme est l'enjeu social inhérent à la recherche en sciences sociales. En dépit de l'objectivité scientifique et de la neutralité politique de la recherche que soutiennent certaines traditions, la recherche scientifique est une activité de l'organisation sociale et, en tant que tel, un moment par lequel celle-ci se perpétue :

Le danger de la technicisation de notre science, de la séparation des méthodes de leur objet ne vient cependant pas d'une dérive interne au développement scientifique, mais précisément de la constitution de son objet et de la position qui lui est assignée dans la société aujourd'hui¹⁵².

Une activité scientifique critique doit ainsi nécessairement être consciente de sa participation à la société et être en mesure de remettre en question les présupposés théoriques de sa logique qui déterminent son rôle dans l'organisation sociale. Cela requiert notamment de la philosophie des sciences d'adopter une pratique critique permettant de dénoncer la pensée et les méthodes qui présentent un danger pour la réalité sociale des individus.

¹⁵² Adorno, T. W. (2016), *Le conflit des sociologies*, p. 404.

Bibliographie

Adorno, T. et M. Horkheimer (2011), *Towards a New Manifesto*, Verso Books.

Adorno, T. W. (2016), *Le conflit des sociologies: théorie critique et sciences sociales*, Paris, Payot.

Adorno, T. W. (2016), « À propos de la logique des sciences sociales », dans *Le conflit des sociologies: théorie critique et sciences sociales*, Payot, p. 189-214.

Adorno, T. W. (2016), « Brève notice sur l'objectivité en sciences sociales », dans *Le conflit des sociologies: théorie critique et sciences sociales*, Payot, p. 349-360.

Adorno, T. W. (2016), « Sociologie et recherche empirique », dans *Le conflit des sociologies: théorie critique et sciences sociales*, Payot, p. 409-433.

Adorno, T. W. (2016), « Théorie de la société et recherche empirique », dans *Le conflit des sociologies: théorie critique et sciences sociales*, Payot, p. 435-446.

Adorno, T. W. (2011), « Société I », dans *Société intégration, désintégration ; écrits sociologiques*, Payot, p. 23-36.

Adorno, T. W. (2011), « Société II », dans *Société intégration, désintégration ; écrits sociologiques*, Payot, p. 37-48.

Adorno, T. W. (2003), *Dialectique négative*, Paris, Editions Payot & Rivages.

Adorno, T. W. (2003), « À quoi sert encore la philosophie », dans *Modèles critiques: Interventions, Répliques*, Payot, p. 11-26.

Adorno, T. W. (2003), « Le progrès », dans *Modèles critiques: Interventions, Répliques*, Paris, Payot, p. 177-198.

Adorno, T. W. (2003), « Notes sur la pensée philosophique », dans *Modèles critiques: Interventions, Répliques*, Payot, p. 157-166.

Adorno, T. W. (2003), « Recherches expérimentales aux États-Unis », dans *Modèles critiques: Interventions, Répliques*, Payot, p. 265-300.

Adorno, T. W. (2003), « Sujet et Objet », dans *Modèles critiques: Interventions, Répliques*, Payot, p. 301-318.

- Adorno, T. W. (2001), « L'actualité de la philosophie », *Tumultes*, n°17-18, p. 153-172.
- Adorno, T. W. (1986), « Critique de la culture et société », dans *Prismes: critique de la culture et société*, Payot, p. 7-26.
- Albert, H. (1979), « Le mythe de la raison totale », dans *De Vienne a Francfort: la querelle allemande des sciences sociales*, Editions Complexe., p. 143-165.
- Albert, H. (1979), « Dans le dos du positivisme? », dans *De Vienne a Francfort: la querelle allemande des sciences sociales*, Editions Complexe., p. 191-212.
- Dahrendorf, R. (1962), « Remarks on the Discussion », dans *The Positivist Dispute in German Sociology*, Harper Torchbooks, p. 123-130.
- Geuss, R. (1981), *The idea of a critical theory: Habermas and the Frankfurt school*, Cambridge ; New York, Cambridge University Press, (Modern European philosophy).
- Habermas, J. (1979), « Théorie analytique de la science et dialectique », dans *De Vienne a Francfort: la querelle allemande des sciences sociales*, Editions Complexe., p. 115-141.
- Habermas, J. (1979), « Contre le rationalisme disséqué à la mode positiviste », dans *De Vienne a Francfort: la querelle allemande des sciences sociales*, Éditions Complexe., p. 167-189.
- Hegel, G. W. F. (2012), « La perception », dans *Phénoménologie de l'esprit*, GF Flammarion, p. 112-123.
- Hegel, G. W. F. (1986), *Encyclopédie des sciences philosophiques*, trad. B. Bourgeois, vol. 1 / , Paris, J. Vrin.
- Hegel, G. W. F. (1981), *Science de la logique. 2, 2*, trad. P.-J. Labarrière et G. Jarczyk, Paris, Aubier-Montaigne.
- Horkheimer, M. (1996), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. C. Maillard et S. Muller, Paris, Gallimard.
- Popper, K. R. (2011), *The open society and its enemies. 2, 2*, Princeton, N.J.; London, Princeton University Press ; Routledge.
- Popper, K. R. (2002), *The poverty of historicism*, London, Routledge, (Routledge classics).
- Popper, K. R. (1979), « La logique des sciences sociales », dans *De Vienne a Francfort: la querelle allemande des sciences sociales*, Editions Complexe., p. 75-90.

Popper, K. R. (1972), *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach*, Oxford, Clarendon Press.

Popper, K. R. (1972), « Two Faces of Common Sense: An Argument for Commonsense Realism and Against the Commonsense Theory of Knowledge », dans *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach*, p. 32-105.

Popper, K. R. (1972), « The Aim of Science », dans *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach*, p. 191-205.

Popper, K. R. (1972), « Evolution and the Tree of Knowledge », dans *Objective Knowledge; an Evolutionary Approach*, p. 256-284.

Popper, K. R. (1970), « Reason or Revolution? », dans *The Positivist Dispute in German Sociology*, p. 288-300.

Popper, K. R. (1968), *The logic of scientific discovery*, New York, Harper & Row.

Popper, K. R. (1965), *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, N.Y., Basic Books.

Popper, K. R. (1965), « On the Sources of Knowledge and of Ignorance », dans *Conjectures and refutations; the growth of scientific knowledge*, p. 3-30.

Popper, K. R. (1965), « Towards a Rational Theory of Tradition », dans *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, p. 120-135.

Popper, K. R. (1965), « Truth, Rationality, and the Growth of Scientific Knowledge », dans *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, p. 215-250.

Popper, K. R. (1965), « What Is Dialectic? », dans *Conjectures and Refutations; the Growth of Scientific Knowledge*, p. 312-335.

Popper, K. R. (1961), « The Logic of the Social Sciences », dans *The Positivist Dispute in German Sociology*, p. 87-104.

William W. Bartley III (1964), « Rationality versus the Theory of Rationality », dans *Critical Approaches to Sciences & Philosophy*, p. 3-31.